LA

REVANCHE DE LAUZUN

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial de l'Odéon le 19 janvier 1856.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.

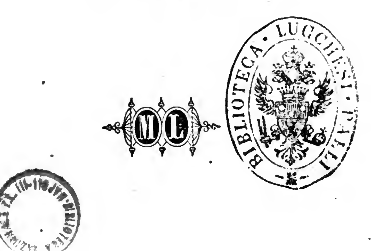
LA REVANCHE DE LAUZUN

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

PAUL DE MUSSET



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 bis

1856

Il n'y a guère d'auteur dramatique qui n'ait à raconter sur sa première pièce un beau chapitre de contre-temps et de vicissitudes. Sous ce rapport, *la Revanche de Lauzun* a été richement partagée. Je lui dois d'avoir retrouvé, après vingt ans de littérature, toutes les tribulations d'un début. L'historique en serait piquant et pourrait donner aux jeunes auteurs une leçon de patience; mais je n'ai nulle envie de l'écrire ici, parce qu'on y croirait voir des plaintes qui sont fort éloignées de ma pensée. Après l'accueil sympathique que j'ai reçu de la direction, des artistes et du public de l'Odéon, je n'ai plus aujourd'hui qu'à me réjouir des longues épreuves qui m'ont amené à ce théâtre. Un des esprits les plus aimables et les plus bienveillants de la critique a exprimé le regret obligeant que j'aie tardé si longtemps à aborder la scène; mais il m'en croira sur parole si je lui réponds que, depuis trois ans que *la Revanche de Lauzun* est écrite, il n'a pas dépendu de moi qu'elle n'ait été représentée plus tôt.

En faisant cette comédie, je n'ai eu la prétention ni de découvrir un pli nouveau du cœur humain, ni de donner un grand enseignement à mes contemporains. Je n'ai songé qu'à leur procurer trois heures de recréation par la peinture idéale d'un monde gai, poli et élégant, dont j'ai fait semblant de ne point connaître les vices. Le sujet de la pièce, tel que le raconte Saint-Simon, eût été odieux et impossible à mettre devant les yeux du public. Je n'ai pas craint de le modifier pour le rendre acceptable, parce que Saint-Simon n'est pas un historien, et que ses Mémoires, pleins de fiel, d'exagération, de contradiction, de rancune et d'orgueil, ne sont pas pour les honnêtes gens un document certain.

Le duc de Lauzun représente une des grandes figures de ce dix-septième siècle, où l'on faisait toutes choses avec une supériorité incontestable. Si l'art de parvenir dans les cours et de séduire les princesses était aussi honorable que la guerre, la comédie et la chaire, Lauzun serait assis à côté de Turenne, de Molière et de Bossuet. L'infériorité du genre et le peu d'estime que mérite l'ambitieux l'ont destitué d'une si haute position ; mais il n'en demeure pas moins la réalisation la plus brillante des types de Lovelace et de Don Juan. Devenu vieux, sous la Régence, et ne pouvant plus exercer un art où la jeunesse est nécessaire, il se fit professeur d'intrigue pour son neveu, le chevalier de Riom, et il poussa ce jeune homme jusque dans la famille d'Orléans. Tel est le sujet de la pièce, que les artistes de l'Odéon viennent de représenter avec tant de talent, que je crois superflu de leur distribuer

ici des éloges d'auteur. L'envie de s'amuser, seule préoccupation du public, est la meilleure garantie de son impartialité. L'excellente troupe de l'Odéon le savait avant moi, et c'est là-dessus que nous avons compté ensemble. Quant aux directeurs de ce théâtre, je me féliciterai toute ma vie de mes relations avec eux, et j'éprouve d'autant plus la satisfaction à le publier, que les bons rapports sont la chose du monde à laquelle j'attache le plus de prix.

PERSONNAGES.

LE RÉGENT..........................	MM.	FLEURET.
LE DUC DE LAUZUN.................		H. TISSERANT.
LE CHEVALIER DE RIOM, son neveu...		MÉTRÊME.
LE MARQUIS, capitaine des gardes......		BARRÉ.
LE COMTE DE LA HAYE, lieutenant des gardes..............................		FOURNIER.
LE PREMIER ÉCUYER................		GILBERT.
THIBAUT, garçon jardinier du Luxembourg		GRENIER.
LANDRY, estafier du cardinal Dubois.....		DAUNAY.
LA PRINCESSE, fille du régent........	Mmes	THUILLIER.
LA DUCHESSE, première dame d'honneur.		ARMAND.
NANETTE, servante d'auberge au Bourg-la-Reine............................		BÉRENGÈRE.
UN PAGE.............................		ANTONIA.
UN LAQUAIS............................		

HOMMES ET DAMES DE LA COUR, GARDES, ESTAFIERS.

On peut se procurer la musique composée par M. ANCESST, en s'adressant au chef d'orchestre du théâtre de l'Odéon.

LA REVANCHE DE LAUZUN

ACTE PREMIER

Les carrières de la chartreuse du Luxembourg : au premier plan, un banc de gazon ; à gauche, un hangar rustique ; à droite des buissons et des ravins. Dans le lointain, le palais du Luxembourg.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAUT, LE MARQUIS.

THIBAUT, suivi du marquis.

Par ici... prenez garde à ce trou!... sautez, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, sautant.

Pour le service de la princesse, je braverais les plus grands dangers; mais il n'y a donc pas d'autre chemin pour arriver à ce désert?

THIBAUT.

Pas d'autre meilleur; et vous voyez que cela ne ressemble guère à une route royale.

LE MARQUIS.

Et cependant la princesse a résolu de pénétrer jusqu'à ce lieu sauvage! elle veut absolument visiter toute cette chartreuse. Une Altesse, la fille du régent, parmi des fondrières! est-ce bien là sa place? Quelle idée eut ce *Lesueur* de venir peindre ici la vie de saint Bruno?... ce sera quelque misérable barbouillage... Le feu roi eut le travers de trop aimer les artistes.

THIBAUT.

On dit que c'est très-beau et que le régent veut faire porter ça au Louvre.

LE MARQUIS.

Imbécile!... porter au Louvre les murailles d'un cloître!

THIBAUT.

Dame! je répète ce qu'on m'a dit. Moi, je trouve qu'on devrait faire défricher ce terrain pour agrandir le jardin du Luxembourg. Monsieur le marquis, si c'était un effet de votre bonté, est-ce que je pourrais parler à la princesse?

LE MARQUIS.

Garde-t'en bien; je serais obligé de te donner des coups de bâton.

THIBAUT.

Oh! que non; la Princesse est bonne, elle vous prierait bien gentiment de n'en rien faire.

LE MARQUIS.

La princesse ne s'abaisse pas à la prière; elle donne des ordres.

THIBAUT.

C'est ce que je voulais dire. Comment donc faire pour lui présenter ma demande?

LE MARQUIS.

Ne vois-tu pas que j'ai ma canne et mon agrafe?

THIBAUT.

Qu'est-ce que ça fait à ma pétition?

LE MARQUIS.

Ignorant! La canne prouve que je suis capitaine des gardes, et l'agrafe signifie que je suis de service aujourd'hui même. Quelle occasion plus belle oses-tu espérer?

THIBAUT.

C'est juste; voilà de quoi il s'agit: je dois épouser bientôt Nanette, la servante du cabaret que ma mère tient au Bourg-la-Reine. Elle est bien gentille, mais pas riche; je l'aime tout plein, mais il me semble qu'elle me plairait davantage si elle avait quelques écus. Or, elle a entièrement à sa charge son parrain, un vieux soldat si usé, si cassé, qu'on appelle ça un centenaire. C'est bien de la part de Nanette, mais ça lui coûte cher. On dit que le feu roi a fait bâtir pour les soldats invalides un hôtel où ils sont logés, nourris, habillés comme des princes aux frais de l'État. — Si on y envoyait le vieux père Marcel, ça serait une économie toute claire pour ceux-là qui l'ont à leur charge... J'ai trouvé ça tout seul, moi. La

princesse n'aurait qu'un mot à dire, et si vous vouliez bien lui en parler, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Jamais je n'entretiendrai la princesse de ce qui se passe dans un cabaret du Bourg-la-Reine.

THIBAUT.

Vous m'aviez pourtant dit tout à l'heure...

LE MARQUIS.

Les convenances s'y opposent. Je t'intime l'ordre de garder un silence respectueux. Prends tes instruments de jardinage, et débarrasse le chemin des ronces et des herbes qui l'obstruent.

THIBAUT.

Voilà mes ciseaux à deux mains... Mais qu'est-ce donc que ça sent ici? quelle bonne odeur !... M'est avis qu'il y a un pied de jasmin quelque part.

LE MARQUIS.

Imbécile! ce parfum vient de ma coiffure; je suis moi-même ce jasmin que tu cherches. La poudre que j'ai sur ma tête est inventée d'hier et par le meilleur faiseur!

THIBAUT.

C'est une drôle d'idée que les jeunes messieurs ont eue cette année de s'enfariner comme ça les cheveux.

LE MARQUIS.

Paysan que tu es! Allons, vite à la besogne; la cour ne va pas tarder à venir, du zèle, de l'ardeur!

THIBAUT.

Tout de suite, monsieur le marquis; mais ça sera toujours un mauvais chemin. Pourvu qu'il ne tombe pas d'eau! le temps est bien noir au midi. (Il sort par la droite.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, seul.

Profitons de ce moment de solitude pour me livrer à des réflexions que je n'oserais me permettre ailleurs que dans ce désert. — Plus de doute, la princesse s'ennuie... elle est belle, jeune, veuve. Jamais je n'aurais conçu de moi-même la pensée audacieuse de lui plaire; mais depuis quelques jours,

elle adresse à mon propre lieutenant, à mon inférieur, des sourires et des paroles gracieuses, auxquels je pourrais légitimement prétendre. Si elle aimait mon lieutenant, ce serait un passe-droit. Dans l'intérêt de la justice, de la hiérarchie, je dois donc me mettre sur les rangs. Cela hérisse ma situation de difficultés; mais je saurai prouver mon zèle, et je commanderai à mon valet de chambre de m'éveiller un quart d'heure plus tôt; un reproche si discret ouvrira les yeux de la princesse. — On vient... que vois-je?... C'est la dame d'honneur!

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LA DUCHESSE.

LE MARQUIS.

Madame la Duchesse, que se passe-t-il donc?

LA DUCHESSE.

Son Altesse vient de descendre dans le jardin.

LE MARQUIS.

Sans moi! sans son capitaine des gardes!

LA DUCHESSE.

Elle a son lieutenant qui ne la quitte pas.

LE MARQUIS.

Je m'en doute bien, grand Dieu! et l'on ne m'a pas averti! où faut-il aller?

LA DUCHESSE.

Au parterre des roses.

LE MARQUIS.

O ciel! et moi, je suis au milieu des broussailles!... Courons bien vite, j'arriverai peut-être à temps pour dire à Son Altesse que sa présence ajoute au parterre une rose de plus. (Il sort en courant.)

LA DUCHESSE.

C'est cela, courez, marquis. (Seule.) Ah! ma pauvre maîtresse! ce n'est pas encore dans les jardins déserts de cette chartreuse qu'elle trouvera un soulagement à l'ennui qui l'accable; pas plus que dans les basses flatteries de tout ce qui l'entoure. Quelle solitude que ce palais du Luxembourg, lorsqu'on y cherche autre chose que l'ambition et la frivolité!

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, UN PAGE, DEUX VALETS.

LE PAGE.

Madame, il y a là deux personnes qui vous cherchent, et dont l'une a tout l'air d'un fort grand seigneur.

LA DUCHESSE.

Et qui sont ces deux personnes?

LE PAGE.

M. le duc de Lauzun et son neveu, le chevalier de Riom.

LA DUCHESSE.

M. de Lauzun! je vais au-devant de lui...

SCÈNE V.

LA DUCHESSE, LAUZUN, RIOM.

LA DUCHESSE.

Monsieur le duc, je suis désolée que vous ayez pris la peine de venir jusqu'ici. Ces laquais sont d'une maladresse!

LAUZUN.

Il y a bien dix ans que je n'ai vu le Luxembourg... les laquais ont oublié mon nom.

LA DUCHESSE.

Comment se porte madame de Lauzun?

LAUZUN.

A merveille.

LA DUCHESSE.

Pourquoi ne vient-elle pas au Luxembourg où ses grâces et sa beauté...

LAUZUN.

C'est ce que je lui dis souvent : pourquoi n'allez-vous pas au Luxembourg où vos grâces et votre beauté vous attireraient une foule d'adorateurs? On se mettrait à vos pieds; on vous ferait oublier votre intérieur, votre famille, les soixante-dix ans de votre mari; cela vous distrairait. — Eh bien! elle ne m'écoute pas; justement parce que je suis vieux, que j'ai besoin d'elle, de ses soins, elle ne veut pas se dissiper; ma femme est une originale.

LA DUCHESSE.

Monsieur le duc, on assure que vous ne sortez jamais de votre retraite que pour faire quelque malice, est-ce là ce qui vous amène aujourd'hui?

LAUZUN.

Non, Madame, car je viens vous demander un service. Voici mon neveu que je vous présente, et qui ne connaît âme qui vive à Paris... le chevalier de Riom; il a vingt ans, il arrive de son village, et il est simple comme un agneau.

LA DUCHESSE.

Il n'a pas de votre sang dans les veines si vous dites vrai.

LAUZUN.

Oui dà! je suis donc un vieux loup?

LA DUCHESSE.

Je ne dis pas cela; mais ce n'est pas par votre simplicité que vous vous êtes fait connaître.

LAUZUN.

Mon neveu ne me ressemble pas, en effet, car vous voyez que le pauvre garçon ne peut pas encore regarder une grande dame sans rougir.

LA DUCHESSE *.

Je vous en estime fort, chevalier; les jeunes gens d'aujourd'hui ne prennent au contraire que des façons à faire rougir les femmes; je m'intéresse à monsieur votre neveu à cause de de son honnête candeur... Que pourrions-nous demander pour lui ?

LAUZUN.

Je ne sais trop ce dont il est capable. Je ne vous le donne pas pour habile à faire sa cour.

LA DUCHESSE.

Nous avons une place de secrétaire des commandements qui se trouve vacante; si monsieur de Riom désire cet emploi, nous pouvons le lui procurer.

RIOM.

Un emploi de confiance auprès de Son Altesse, je ne sais vraiment pas si je suis en état de le remplir.

* Riom, la Duchesse, Lauzun.

LAUZUN.

La peste soit de votre modestie! il s'agit bien de savoir si vous serez, ou non, un bon secrétaire.

LA DUCHESSE.

Laissez-lui sa modestie; on ne l'en défera que trop vite. — Monsieur le chevalier, n'écoutez pas monsieur de Lauzun : il vous donnerait une mauvaise opinion de nous, en vous querellant sur vos qualités. Je vais employer mon crédit sur la Princesse pour qu'elle vous prenne dans sa maison. Monsieur le duc, je retiens votre neveu à souper chez moi. Il y verra quelques personnes qu'il lui sera utile de connaître, et qui ne savent pas mauvais gré à un jeune homme d'avoir de la modestie. C'est convenu, n'est-ce pas? A présent, je retourne près de Son Altesse pour l'avertir que je vais lui présenter mon protégé.

LAUZUN.

Dans cet empressement, je reconnais la grâce charmante qui vient du cœur.

LA DUCHESSE.

Je veux que vous soyez tous deux contents de moi. Au revoir, monsieur le duc. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

LAUZUN, RIOM.

LAUZUN.

Vos affaires sont en bon chemin. Çà! chevalier, comment vous sentez-vous? êtes-vous rassuré?

RIOM.

Pas trop, mon oncle.

LAUZUN.

Tant pis! sans un peu d'assurance, il n'y a pas de succès possible; on n'est pas un homme enfin... voyons, mettez-vous donc à votre aise; figurez-vous que vous êtes ici chez vous. Cela me rajeunit de me retrouver dans ce jardin du Luxembourg, sur le terrain de mes anciens exploits. Cette Chartreuse réveille mes souvenirs... Sur ce banc je me suis assis à côté de Mademoiselle, la cousine germaine du grand roi. Vous allez débuter comme moi, seul, abandonné à vos propres forces.

C'est une chose difficile que d'arriver au haut des degrés, quand on commence par la première marche.

RIOM.

Je n'aspire pas à monter bien haut, monsieur le duc... un petit emploi, ou une compagnie dans l'armée... voilà tout ce qu'il me faudrait.

LAUZUN.

Un petit emploi! une compagnie! est-ce bien mon neveu qui parle? En arrivant à Paris, Monsieur, je n'étais comme vous qu'un cadet de Gascogne, et je n'avais pour bagage que mon épée... quelques années après j'étais colonel général des dragons, l'ami, le confident du roi. Ce n'était pas assez pour moi : je voulus être son parent. Je devins son cousin, malgré lui, en épousant la grande Mademoiselle; et cette affaire a donné à ma vie l'air d'un roman, où, selon l'expression de mon contemporain *La Bruyère*, il n'a manqué que la vraisemblance. Comme de mon temps demeure dans ce palais une princesse cousine du roi, généreuse, encensée, recherchée par des souverains, le plus riche parti de l'Europe!... mais à quoi vais-je songer? il y aura toujours des princesses et on ne verra plus de Lauzun.

RIOM.

Je me perdrais en voulant vous imiter.

LAUZUN.

Aussi, je ne vous le conseille pas : cependant, puisque vous mettez le pied sur le terrain de la cour, ayez au moins de l'ambition. Quand on tire la fortune par sa robe, il faut lui demander beaucoup. N'oubliez pas que c'est une femme, et qu'avec le beau sexe, on doit vouloir tout, ou rien.

RIOM.

C'est précisément le beau sexe qui m'intimide.

LAUZUN.

Pour Dieu! commencez par vous défaire de la modestie et de la timidité. Comment voulez-vous persuader aux gens que vous avez du mérite, si vous n'en êtes pas convaincu vous-même. Tenez : la première fois qu'on me conduisit chez la duchesse de Valentinois, j'avais précisément votre âge, et je me souviens que le cœur me battait furieusement en descendant de carrosse.

RIOM.

Eh bien! mon oncle, vous est-il arrivé quelque malheur, dans votre visite?

LAUZUN.

Non, parce que j'imaginai, à part moi, un petit raisonnement que je vais vous soumettre : Cette grande dame, dont le seul nom m'effraie, me suis-je dit, ce sera peut-être moi qui lui ferai peur dans trois mois... Je me trompais; ce n'était pas trois mois que j'aurais dû dire, c'était quinze jours.

RIOM.

Je ne saurai jamais faire aussi bonne contenance que vous, Monsieur le duc.

LAUZUN.

Pénétrez-vous seulement de ce précepte essentiel : Ne souffrir des hommes aucune attaque, et paraître amoureux de toutes les femmes... Ah! vous venez dans une belle saison, à une époque de plaisir où tout sourit à la jeunesse. La folie et les amours ont la bride sur le cou... Heureux temps de la Régence! si j'avais votre âge, je gagerais de faire ma fortune quatre fois dans une semaine! Ayez donc assez d'esprit pour faire la vôtre une bonne fois en votre vie. Adieu, chevalier, je retourne dans ma solitude.

RIOM.

Mais il faudrait me laisser un de vos valets de pied pour ce soir au sortir du palais.

LAUZUN.

Bah! il y aura du monde au souper de la duchesse; vous serez annoncé; on aura parlé de vous; on vous regardera; on vous fera causer; quantité de belles dames s'intéresseront à vos débuts; vous en mènerez une jusqu'à son carrosse; vous y monterez avec elle, et vous viendrez me dire bonjour demain, après le soleil levé.

RIOM.

En vérité, vous me brûlez mes vaisseaux!

LAUZUN.

C'est cela même; adieu, mon neveu, et que l'étoile des Lauzun vous conduise! (A part.) J'en suis débarrassé; s'il fût demeuré chez moi, sans occupation, il n'aurait pas manqué de s'amouracher de ma femme. (Il sort.) Allons! adieu, mon neveu.

SCÈNE VII.

RIOM, seul.

Me voici donc au Luxembourg!... chez la fille du Régent! ce n'est pas un rêve!... Ah! si ma pauvre mère pense à moi en ce moment, et je ne saurais en douter, son imagination ne va pas me chercher dans cette royale demeure.

SCÈNE VIII.

RIOM, LA DUCHESSE, puis LA PRINCESSE, LA HAYE, LE MARQUIS, LE PREMIER ÉCUYER, HOMMES ET DAMES DE LA COUR. (La Princesse donne le bras à La Haye. Le Marquis la précède.)

LA DUCHESSE, venant à Riom.

Chevalier, je viens de parler de vous à la Princesse, ses dispositions sont les meilleures du monde; mais je dois vous avertir que M. de La Haye, le lieutenant de ses gardes, cherche à l'égayer aux dépens du prochain.

RIOM.

Cet avertissement m'effraie, Madame.

LA DUCHESSE.

Du courage, je suis là pour vous secourir.

LA PRINCESSE, arrivant suivie de sa cour.

Que pensez-vous des peintures de Lesueur, baron?

LE PREMIER ÉCUYER.

Mon Dieu, Madame, je me connais fort peu en peinture.

LA PRINCESSE.

Et vous, marquis?

LE MARQUIS.

Je pense comme Votre Altesse, que...

LA PRINCESSE.

C'est votre opinion que je vous demande et non la mienne.

LE MARQUIS.

Eh bien! je trouve cela un peu... si j'ose m'exprimer ainsi... il y a de fort beaux endroits, mais de la monotonie.

LA PRINCESSE.

De la monotonie!... Oui, comme dans la sagesse, la vertu, la vie douce et réglée du cloître... Vous faites l'éloge du pein-

rte, sans le vouloir... Lesueur était un divin maître, Messieurs; la suavité de son pinceau dénote une âme simple et pure; s'il vivait, je voudrais le connaître.

LE MARQUIS.

Votre Altesse exprime en termes admirables la pensée que je voulais rendre.

LA PRINCESSE.

Êtes-vous bien sûr d'avoir une pensée, marquis?

LE MARQUIS.

Si Votre Altesse en doute, je n'aurai pas la hardiesse de la contredire.

LA PRINCESSE, apercevant Riom *.

Ah! voici sans doute le neveu de M. de Lauzun.

LA DUCHESSE.

M. le chevalier de Riom, qui met aux pieds de Votre Altesse son respect et son dévouement.

LA PRINCESSE.

Soyez le bienvenu au Luxembourg, Monsieur. Vous êtes tout nouvellement arrivé, à ce qu'on m'a dit?

RIOM.

Oui, Madame.

LA HAYE.

Est-ce par le coche de Limoges que Monsieur a voyagé, comme l'immortel M. de Pourceaugnac?

RIOM.

Non, Monsieur, je suis venu par le coche qui a amené M. de Lauzun à Paris, il y a cinquante ans.

LA PRINCESSE.

Eh bien! que vous semble de Paris?

RIOM.

Je ne l'ai guère vu, Madame.

LA HAYE.

Êtes-vous de ceux qui s'ébahissent de tout ce qu'ils y voient, ou de ceux qui n'y trouvent rien d'aussi beau que dans leur petite ville?

RIOM.

Ni l'un, ni l'autre, Monsieur.

* Le premier écuyer, le marquis, La Haye, la Princesse, la Duchesse, Riom.

LA HAYE.

Et allez-vous dans les rues, le chapeau à la main, par politess pour les passants?

RIOM.

Je rends les politesses qu'on me fait; mais de toutes les nouveautés que je rencontre, la malveillance des hommes est ce qui m'intimide le moins.

LA PRINCESSE.

Chevalier, dans ma maison vous ne trouverez que de la bienveillance. Duchessse, voyez vous-même ce que nous pouvons faire pour monsieur le chevalier. A-t-il en vue quelque chose?

RIOM.

Si Votre Altesse daigne m'interroger, je lui demanderai ce qui me tiendra le plus près de sa personne.

LA PRINCESSE.

Une place de secrétaire, n'est-elle pas vacante?

LA DUCHESSE.

Vous n'écrivez guère de lettres, Madame, et vos secrétaires ne sont pas fort occupés. M. de Riom serait mieux à sa place dans votre maison militaire.

LA PRINCESSE.

Oui, dans mes gardes, par exemple.

LA HAYE.

Vos gardes!... hors le capitaine, le lieutenant et l'enseigne, ils ne sont pas choisis dans la noblesse.

LE MARQUIS.

En effet, il ne sont pas!...

LE PREMIER ÉCUYER.

C'est vrai!

LA DUCHESSE.

Vous nous y faites penser : votre lieutenance serait bien l'affaire de M. le chevalier.

LA HAYE.

Ma lieutenance!... je vous remercie, madame la Duchesse, je ne suis pas d'humeur à la céder.

LA DUCHESSE.

On pourrait vous trouver un autre emploi.

LA HAYE.

A moins qu'on ne me fasse capitaine.

LE MARQUIS.

Capitaine! et moi, donc? Donnez à Monsieur la charge de premier écuyer.

LE PREMIER ÉCUYER.

Premier écuyer! et moi, donc?

LA PRINCESSE.

Eh! Messieurs, vous savez que je ne fais pas de changement dans ma maison, sans que tout le monde y gagne.

LA DUCHESSE.

Monsieur de Riom est modeste, il se contentera du grade d'enseigne.

LA HAYE.

Il faudrait d'abord que Monsieur eût un grade dans l'armée.

LA DUCHESSE.

C'est vrai. On pourrait demander la permission d'acheter cette compagnie de dragons qui est vacante.

LA HAYE.

Cela ne coûtera que quarante mille livres, cette bagatelle n'est pas faite pour arrêter un homme comme Monsieur.

RIOM.

Je suis pénétré de reconnaissance des bontés de Son Altesse, mais je crains de ne pouvoir pas en profiter. Il y aurait mauvaise honte ou sottise de ma part à vouloir paraître plus riche que je ne le suis. Votre Altesse pourrait-elle, par un effort de la pensée, imaginer, un instant, ce que c'est qu'un gentilhomme qui n'a pas d'argent?

LA PRINCESSE.

Oui, Monsieur, je comprends : achetez votre compagnie de dragons, l'argent nécessaire se trouvera.

LA HAYE.

On oublie une légère condition : il faudrait au moins que Monsieur connût les armes et le cheval.

RIOM.

Ce n'est pas là ce qui m'arrêtera.

LA PRINCESSE.

Fort bien. Chevalier, vous faites partie de ma maison dès à

présent. Vous pouvez m'accompagner. (Elle sort suivie de tous, moins le marquis.)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, puis THIBAUT.

(Pendant ce monologue la cour se retire au fond; Thibaut qui guettait le moment, s'approche de la Princesse et lui remet sa pétition.

LE MARQUIS, seul.

Encore un intrus!... Tant d'attention, tant de frais pour un jeune homme arrivé par le coche!... A quoi me sert d'avoir blanchi sous le harnois? Dévorons en silence cette préférence injuste, mon dévouement n'en recevra aucune atteinte et j'aurai de nouvelles conférences secrètes avec mon parfumeur.

THIBAUT, accourant.

Monsieur le marquis, c'est fait.

LE MARQUIS.

Silence ! ne me trouble pas dans mes réflexions.

THIBAUT.

La Princesse a accepté mon placet.

LE MARQUIS.

Que dis-tu ?...

THIBAUT.

Vous savez bien, le vieux parrain de Nanette, que je vous ai dit, dans le cabaret de ma mère... eh bien! il ira aux Invalides.

LE MARQUIS.

Nanette !... un jardinier !... un invalide!!.. et pour moi... rien!... La voici qui revient, cachons lui ma douleur.

SCÈNE X.

LA PRINCESSE, LA DUCHESSE, LA HAYE, RIOM, LE MARQUIS, LE PREMIER ÉCUYER, HOMMES ET DAMES DE LA COUR.

LA PRINCESSE, venant la première.

Où vous tenez-vous donc, marquis? Nous traitons la plus belle question du monde, et vous n'êtes pas là pour dire votre mot.

LE MARQUIS, avec joie.

Quoi! Votre Altesse aurait daigné remarquer mon absence!

LA PRINCESSE.

Certainement !... Mais cette promenade m'a fatiguée; où pourrait-on s'asseoir?

LA HAYE.

Je ne vois pas d'autre siége que ce mauvais banc de gazon. (Riom étale aussitôt son manteau sur le banc, la Duchesse lui fait un signe d'approbation.)

LE MARQUIS, à part.

Ce cadet de Gascogne me vole toutes les idées que je suis sur le point d'avoir!

LA PRINCESSE *.

Merci, chevalier. (Elle s'assied.) Nous cherchions donc lequel mérite le plus d'indulgence, de l'amour audacieux, entreprenant, qui ressemble à une conspiration, ou de l'amour discret, qui ose à peine se trahir par des soupirs et des soins délicats.

LA DUCHESSE, assise plus bas que la Princesse.

Cela mérite réflexion... pour nous éclairer, il faudrait un exemple. Si je ne me trompe, monsieur de La Haye doit être pour la première de ces deux méthodes.

LA HAYE.

Je ne m'en défends pas.

LA DUCHESSE.

Et je croirais que monsieur de Riom est pour la seconde.

RIOM.

Je n'en pourrais avoir d'autre, Madame.

LA DUCHESSE.

Eh bien! monsieur le comte, si vous deviez conduire par la main la dame de vos pensées dans un sentier plein de rochers et de broussailles, que feriez-vous?

LA HAYE.

J'ajouterais volontiers quelques rochers de plus pour presser une main chérie, en franchissant les passages difficiles.

LA DUCHESSE.

Et vous, chevalier?

RIOM.

Moi, Madame, au risque de perdre une occasion précieuse,

* Riom, la Princesse, la Duchesse, La Haye, le marquis, le 1er écuyer.

j'enlèverais du chemin tous les obstacles, dussé-je travailler comme un manœuvre une pioche à la main.

LA PRINCESSE.

A vous, marquis.

LE MARQUIS, s'approchant de la Princesse.

Madame, excusez la témérité de mon opinion... mais des rochers ne me semblent pas un lieu convenable pour une personne de qualité, et, quant à la pioche, je déclare sans hésiter, que je la considère comme un instrument populaire, indigne d'un gentilhomme. (Il lance un regard foudroyant à Riom.)

LA HAYE, debout, derrière le banc de gazon.

Chacun agit selon son sentiment. Moi, j'imiterais volontiers ce seigneur espagnol qui brûla son château pour avoir le plaisir d'emporter sa maîtresse dans ses bras au milieu des flammes.

RIOM.

Et moi, je passerais la nuit à veiller pour que ni le feu ni aucun autre accident ne vînt troubler son sommeil.

LA PRINCESSE.

Il y a du bon dans les deux méthodes.

LA DUCHESSE.

Sans doute; mais la première, fort belle dans un livre, a des inconvénients dans la pratique... Pour moi, je ne saurais aucun gré à un amoureux de me sauver d'un incendie, s'il l'avait allumé lui-même.

LA PRINCESSE.

En effet, cette circonstance diminuerait le mérite du sauveur.

LA DUCHESSE.

Les attentions et les soins délicats sont une forme de l'amour plus respectueuse, et le respect ne gâte rien.

LA PRINCESSE.

La première façon d'aimer annonce plus de passion, la seconde, plus de tendresse.

LA DUCHESSE.

Oui; mais l'une est suspecte d'intrigue, tandis que l'autre porte en elle le cachet de la bonne foi et de la loyauté. (Pendant la fin de la scène, le temps s'est obscurci. Un coup de tonnerre éclate.

LA PRINCESSE, se levant très-effrayée.

Ah! Duchesse, un orage!... (Elle se réfugie sous le hangar.) Qu'allons-nous devenir sous ce hangar ouvert à tous les vents? (Coup de tonnerre. Les dames cherchent à s'abriter sous les arbres; un groupe se forme, à droite, de trois dames sous un manteau soutenu par deux seigneurs.)

LE MARQUIS.

Que va-t-il arriver?..... La cour est déjà dans un désordre affreux.

LA PRINCESSE, à La Haye.

Cette promenade finit mal; c'est votre faute! Pourquoi m'avez-vous amenée ici?

LE MARQUIS.

Les éléments déchaînés, quand Son Altesse est dehors!... le ciel lui-même manque à toutes les convenances.

LA HAYE, à la Princesse.

Rassurez-vous, cet orage ne durera qu'un moment.

LA PRINCESSE.

Vous croyez? (Coup de tonnerre.) Ah! mon Dieu! encore! (Elle se rapproche davantage de La Haye et lui prend le bras)

LA DUCHESSE, à La Haye.

Le chapitre des accidents triomphe, monsieur le comte; je vous soupçonne d'avoir préparé cet orage.

LA PRINCESSE.

C'est vrai, vous êtes un homme affreux. (Elle quitte le bras de La Haye et se rapproche de Riom.)

LE PREMIER ÉCUYER, revenant à la Princesse.

Madame, l'orage semble s'apaiser; la pluie cesse.

LA PRINCESSE.

Il faut en profiter : rentrons au château. (Elle prend le bras de Riom, relève légèrement sa robe et s'apprête à sortir.)

LE MARQUIS, accourant.

Arrêtez, Altesse!.. Les fossés sont devenus des lacs... un ruisseau, dont on ignore la profondeur, coule dans ce chemin.

LA PRINCESSE.

Eh bien! je serai mouillée, voilà tout.

LE MARQUIS.

Je supplie Votre Altesse de ne pas exposer ses jours précieux. Madame la sénéchale du palais a voulu tenter le passage, elle y a perdu, oserai-je le dire?... un de ses souliers!. . Si

un pareil malheur arrivait à Votre Altesse, la responsabilité en pèserait sur moi toute entière. Je m'oppose formellement à son départ.

LA PRINCESSE.

Il faut pourtant sortir d'ici.

RIOM.

Un de ces Messieurs pourrait porter Son Altesse, dans ses bras, pour traverser le ruisseau.

LE MARQUIS, à part.

Encore une idée que ce jeune ambitieux me vole! mais cette fois, j'en aurai le bénéfice. (Haut, avec emphase, à La Haye qui s'approche.) Personne ici, que je sache, ne me disputera l'honneur de porter Son Altesse.

LA PRINCESSE.

Marquis, les précipices de ce genre sont rares à la cour. Les maîtres des cérémonies ont oublié cet article dans l'étiquette. Cependant je reconnais vos droits : c'est vous qui me porterez.

LE MARQUIS, à part.

Ma fortune va prendre une face nouvelle! (Il s'approche de la Princesse en ôtant son chapeau.)

LA PRINCESSE, reculant.

Ah! quelle odeur avez-vous là!... C'est du jasmin?

LE MARQUIS.

Madame, je me suis fait poudrer à cette fleur, dès le point du jour...

LA PRINCESSE.

Fi! je ne puis souffrir le jasmin... ôtez-vous de là, vous allez me donner la migraine.

LE MARQUIS, reculant d'un pas.

Je suis foudroyé!

LA HAYE.

En ma qualité de lieutenant, je prends la place de monsieur le marquis.

LE PREMIER ÉCUYER.

Un moment, Monsieur! j'ai le pas sur vous comme premier écuyer, et je ne souffrirai pas...

LA HAYE, avec hauteur.

C'est ce que nous verrons!

LA PRINCESSE.

Point de querelle, Messieurs, je vous en prie.

LE PREMIER ÉCUYER.

Je m'en rapporte à l'impartialité de Votre Altesse.

LA PRINCESSE.

Cette question est trop forte pour ma science. (A Riom.) Chevalier, soyez le troisième larron. Ces Messieurs s'accommoderont plus tard. (La Princesse se dirige vers le ravin, Riom l'enlève doucement dans ses bras, puis elle dit à la Duchesse.) En vérité, ceci ressemble à un épisode de roman.

LA DUCHESSE.

Madame, on en fera de l'histoire. (Mouvement de sortie, la Princesse dans les bras de Riom.)

LE MARQUIS.

O terre, engloutis-moi!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Au palais du Luxembourg.

Le salon des petites audiences de la princesse : au fond, une cheminée entre deux portes à battants; au premier plan, à gauche, une fenêtre, et deux fauteuils. Sur le devant de la scène, à droite, un canapé et un petit guéridon; tout ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉGENT, LA PRINCESSE, LA DUCHESSE.

LE RÉGENT, assis sur le canapé.

Savez-vous que j'ai sujet de me plaindre. On ne vous voit plus au Palais-Royal.

LA PRINCESSE, appuyée sur le canapé.

J'ai gardé la chambre pendant trois jours, mon père!

LE RÉGENT.

Ah! oui, à la suite de cette fameuse aventure de Chartreuse.

LA PRINCESSE.

Ne badinez pas; j'ai couru les plus grands dangers! le tonnerre est tombé plusieurs fois au milieu de nous, et, en voulant le fuir, j'ai failli me noyer dans un torrent. Demandez à la Duchesse.

LA DUCHESSE.

Nous avons vu la mort de près.

LE RÉGENT.

Personne n'a donc volé à votre secours?

LA PRINCESSE.

Oh! si fait : quelqu'un m'a porté dans ses bras, au péril de ses jours.

LE RÉGENT.

Et quel est le héros?

LA PRINCESSE.

C'est précisément ce gentilhomme pour qui je vous ai demandé un brevet de capitaine, monsieur de Riom.

LE RÉGENT.

Je ne le connais pas; mais s'il n'a pas encore été au feu, il a vu l'eau, du moins.

LA PRINCESSE.

Et comme il m'a sauvé la vie, je me suis dit : mon père qui m'aime tant, n'hésitera pas. Le brevet est là! (Elle montre la table.) Vous allez le signer.

LE RÉGENT.

Tout à l'heure. Asseyez-vous près de moi, j'ai deux mots à vous dire. Voyons, ma fille, votre deuil est fini depuis longtemps, et les ambassadeurs me font souvenir que vous êtes veuve.

LA PRINCESSE.

Moi! je n'y songe guère.

LE RÉGENT.

On m'avait dit que vous aviez de l'ennui.

LA PRINCESSE.

Du tout, c'est un conte.

LA DUCHESSE.

Nous avons consigné l'ennui à la porte du Luxembourg.

LE RÉGENT.

J'approuve cette mesure!

LA PRINCESSE.

Que puis-je désirer? j'ai le meilleur des pères, une cour peu nombreuse, mais charmante, de vrais amis, des serviteurs dévoués dont votre bonté me permet de faire la fortune, témoin ce brevet que vous m'allez signer, je serais bien folle de vouloir changer de condition.

LE RÉGENT.

Vous me ferez cependant plaisir d'y songer.

LA PRINCESSE.

Cela ne presse pas.

LA DUCHESSE.

Nous sommes très-occupées!

LE RÉGENT.

A quoi donc?

LA DUCHESSE.

Nous meublons le château de Meudon.

LE RÉGENT.

Fort bien! mais il y manquera un mari. Duchesse, c'est vous que je charge d'y faire penser ma fille.

LA PRINCESSE.

N'allez pas oublier de signer mon brevet!

LE RÉGENT.

Cela ne presse pas.

LA PRINCESSE.

Je l'ai promis! je ne puis pas manquer de parole. (Le Régent signe le brevet, la Princesse le prend.)

LE RÉGENT.

Allons! tenez, enfant gâté... mais quel est donc ce monsieur de Riom?

LA PRINCESSE.

Le neveu d'un homme d'esprit que vous aimez, monsieur de Lauzun.

LE RÉGENT.

Lauzun! son neveu!... si vous me l'aviez dit plus tôt, je n'aurais pas signé.

LA PRINCESSE, mettant le brevet dans sa poche.

Pourquoi donc? M. de Riom sera un excellent capitaine de dragons; je réponds de lui.

LE RÉGENT.

Et moi je m'en défie : ces dragons-là sont de mauvais gardiens pour les filles de notre maison.

LA PRINCESSE, blessée.

Mon père! épargnez davantage les filles de votre maison. (Riom paraît, le Régent passe devant lui et le toise des pieds à la tête, d'un air sévère. — La Princesse à Riom, impatientée.) Que voulez-vous? que faites-vous là? (Elle sort avec le Régent.)

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, RIOM.

RIOM, retenant la Duchesse.

Madame, par pitié! qu'ai-je fait? comment ai-je pu mériter cet accueil?...

LA DUCHESSE.

Mon pauvre chevalier, c'est votre brevet qui vous vaut cela. Le Régent l'a accompagné d'un mot blessant pour les oreilles d'une princesse.

RIOM.

Un mot blessant!

LA DUCHESSE.

Chut!... (En s'en allant.) Que voulez-vous? on n'est pas impunément le neveu de M. Lauzun. (Elle sort à droite.)

SCÈNE III.

RIOM; puis le MARQUIS.

RIOM.

Je suis perdu! elle va me haïr! elle me déteste déjà, peut-être.

LE MARQUIS, entrant.

Vains efforts, inutiles regrets, je suis noyé à jamais dans la poudre au jasmin.

RIOM, sans voir le marquis.

Me serais-je trahi?... qui donc a pu deviner mon secret? je croyais l'avoir si bien enfermé au fond de mon cœur.

LE MARQUIS.

J'ai changé de parfum et la Princesse ne s'en aperçoit pas.. Sans ce funeste contre-temps, je devenais son conseiller, son mentor.

RIOM.

Et mon oncle qui ne vient pas, qui ne répond pas à ma lettre! lui, aussi, me dédaigne et m'abandonne!

LE MARQUIS, en voyant Riom.

Le voilà ce fortuné jeune homme!... La terre se jonche de fleurs sous vos pas, Monsieur, et moi, je marche sur des épines. Chevalier, rendez-moi un service signalé.

RIOM.

Je suis à vos ordres, Monsieur.

LE MARQUIS.

La Princesse va vous recevoir à l'heure des petites audiences; ne pourriez-vous glisser adroitement dans la conversation, que j'ai jeté mes perruques par la fenêtre, et que, depuis cette fatale promenade à la Chartreuse, je suis à la rose?... Permettez-moi de vous soumettre encore une pensée hardie mais légitime.

RIOM.

Laquelle?

LE MARQUIS.

Celui qui a porté la Princesse dans ses bras, doit vivre désormais plus familièrement avec elle; mais nous sommes tous mortels; vous-même, quoique jeune, une guerre, une fièvre, un duel vous peuvent enlever... je m'inscris d'avance pour obtenir la survivance de tous les honneurs que l'avenir vous réserve, dussé-je la payer cent mille écus comptant.

RIOM.

Je vous la donne pour rien.

LE MARQUIS.

Mon jeune ami! je vois que vous avez un noble caractère; croyez que, de mon côté, je vous suis dévoué pour la vie; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous venez à mourir, vous n'aurez point obligé un ingrat. L'heure des petites audiences est sonnée : la Princesse va venir... je remets ma fortune entre vos mains. (Il sort.)

SCÈNE IV.

RIOM, seul, avec agitation.

Me traiter sans me connaître comme un ambitieux, comme un intrigant! est-ce ma faute si je suis le neveu de M. de Lauzun? Les cruels! que leur ai-je fait pour qu'ils me ruinent dans l'esprit de la Princesse? Elle vient!... le cœur me manque...

SCÈNE V.

RIOM, LA PRINCESSE, LA DUCHESSE.

LA PRINCESSE.

Chevalier, je vous ai brusqué tout à l'heure; mais ce n'est pas ma faute, cela ne m'empêche pas de rendre justice à vos services et à votre affection. (Elle s'assied.)

RIOM.

Je crains que Votre Altesse ne connaisse jamais combien je lui suis dévoué.

LA PRINCESSE.

Et pourquoi cette crainte?

RIOM.

Hélas! Madame, je sais à présent que mon respect n'est pas une sauve-garde suffisante, et je m'attends à recevoir, avec mon brevet, l'ordre de rejoindre mon régiment.

LA PRINCESSE.

Non, chevalier, mon présent ne sera pas accompagné d'une si triste condition.

RIOM.

Est-il possible!

LA PRINCESSE.

Mais qu'ai-je donc fait de ce brevet? ne l'avez-vous pas, Duchesse?

LA DUCHESSE.

Votre Altesse ne me l'a pas donné.

LA PRINCESSE.

Je l'aurai sans doute laissé sur ma toilette.

LA DUCHESSE.

Je vais le chercher. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

RIOM, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Chevalier, on m'accuse d'être volontaire; je ne changerai pas de caractère pour abandonner mes amis. Votre brevet m'a coûté cher; mais on ne me fera pas commettre une lâcheté.

RIOM, troublé.

Ah! Madame...

LA PRINCESSE.

L'affection et le désintéressement sont des fruits rares à la cour... Il n'y a pas de raillerie, ni même de volonté, quelque haute qu'elle soit, qui puisse diriger mon esprit et mon cœur: vous ne me quitterez pas. (Elle se lève.)

RIOM.

Ah! Madame... La joie!... La surprise!... Je n'y vois plus! (Il s'appuie sur un fauteuil.)

LA PRINCESSE, en souriant.

Remettez-vous de cette surprise. Vous pensiez donc que je n'aurais pas le courage de vous défendre? cela n'est pas bien,

chevalier; si nous devions nous séparer, je vous aurais fait mes adieux autrement.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA HAYE, puis LE MARQUIS.

LA HAYE, entrant vivement.

Madame!... (Il s'arrête.)

LA PRINCESSE, avec impatience.

Que me veut-on?

LA HAYE.

Je venais demander à Votre Altesse l'heure de la promenade.

LA PRINCESSE, sèchement.

Je ne sortirai pas.

LA HAYE.

Votre Altesse avait donné des ordres...

LA PRINCESSE, avec hauteur.

Mes ordres!... allez les attendre.

LA HAYE, à part.

Je reviendrai! (Il sort.)

LE MARQUIS, entrant.

Madame, l'intendant du château de Meudon demande audience.

LA PRINCESSE.

Je n'en donne plus.

LE MARQUIS.

La Princesse serait-elle mécontente?

LA DUCHESSE, rentrant.

Le brevet de M. de Riom ne s'est pas retrouvé, Madame.

LE MARQUIS.

Votre Altesse l'aurait-elle égaré? Faut-il parcourir le palais du haut en bas?

LA PRINCESSE.

Non, ne le cherchez pas... il paraît que je l'avais dans ma poche. (Elle tire le brevet qu'elle remet à Riom en souriant.) Mes audiences sont finies. Venez Duchesse. (Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

RIOM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Jeune homme, je crois que le moment n'était pas propice. Avez-vous parlé de ma survivance?

RIOM.

Non, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Bien! c'est le comble de l'habileté.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA HAYE*.

LA HAYE.

Ah! vous voilà, Messieurs, vous n'avez plus rien à dire aux dames; on peut enfin vous parler.

LE MARQUIS.

Je suis toujours prêt à vous entendre.

LA HAYE.

Quelqu'un ici m'a desservi.

LE MARQUIS.

Je ne dessers jamais personne.

LA HAYE.

Aussi n'est-ce pas à vous que je m'adresse.

RIOM.

C'est donc à moi?

LA HAYE.

Apparemment.

RIOM.

Je ne vous comprends pas.

LA HAYE**.

Vous allez me comprendre; je veux dire, Monsieur, que depuis assez longtemps vous êtes sur mon chemin, et qu'il faut, s'il vous plaît, vous en ôter.

RIOM.

Si je suis sur votre chemin, Monsieur, vous n'avez qu'une

* Riom, le marquis, La Haye.

** Riom, La Haye, le marquis.

chose à faire, c'est d'en prendre un autre, car je ne bougerai pas du mien.

LE MARQUIS.

Que disent-ils?

LA HAYE.

Alors, il faudra donc nous y rencontrer face à face; je ne sais si la proposition vous plaira : elle n'est pas du goût de tous les gentillâtres de province.

RIOM.

Pardonnez-moi, Monsieur, autant que du goût des muguets de cour... Le gentillâtre est peut-être moins brillant, moins fanfaron, mais plus solide au fond.

LA HAYE.

C'est ce que je suis curieux de voir.

RIOM.

Quand il vous plaira.

LA HAYE.

Le plus tôt possible.

RIOM.

Je suis à vos ordres.

LA HAYE.

Dans une heure.

RIOM.

Très-bien!... Le rendez-vous?

LA HAYE.

Un lieu plein de doux souvenirs pour vous : le jardin désert de la Chartreuse.

RIOM.

Vous m'y rencontrerez.

LE MARQUIS.

Mais c'est un duel!

RIOM, allant au marquis.

Monsieur le marquis me fera-t-il l'honneur de me servir de témoin?

LE MARQUIS.

De tout mon cœur.

LA HAYE.

A bientôt, Messieurs.

RIOM.

Dans une heure à la Chartreuse.

LA HAYE.

Dans une heure. (Il sort.)

SCÈNE X.

RIOM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je cours vous chercher un second témoin. Comment tirez-vous l'épée, chevalier?

RIOM.

Qu'importe?

LE MARQUIS.

Diable! c'est que votre adversaire est fort habile... Mais, j'y songe, mon jeune ami, vous êtes en danger!... et cette survivance!... Le ciel m'en est témoin! je ne la croyais pas si proche... Cependant il faut vous défendre. Je vous donnerai quelques avis en allant sur le terrain; je reviens tout à l'heure. (A part, en sortant.) Quel coup du sort! le comte qui est une fine lame!

SCÈNE XI.

RIOM, seul.

Allons, je vais risquer ma vie pour elle! et si je succombe, son bon cœur me fera du moins l'aumône d'un peu de pitié.

SCÈNE XII.

RIOM, LAUZUN, UN VALET.

LAUZUN, au valet qui l'introduit.

Allez me quérir M. le chevalier de Riom. (L'apercevant.) Ah! le voici!

RIOM.

Mon oncle!

LAUZUN.

Oui, votre oncle, fort ennuyé d'être dérangé, je ne vous le cache pas. (Il s'assied.) Vous m'écrivez un billet qui n'a pas le sens commun; vous avez l'esprit à l'envers; vous criez au feu!... que signifie cela? Expliquez-moi votre affaire en deux

mots : avez-vous besoin d'argent, d'une recommandation, d'un avis?

RIOM.

Ce sont vos avis qu'il me faut, monsieur le duc; mais, hélas! vous arrivez bien tard.

LAUZUN.

Si je vous suis inutile, que ne m'avez-vous laissé en repos?

RIOM.

Monsieur, écoutez-moi, de grâce.

LAUZUN.

Allons, dites vos bagatelles, puisque me voici.

RIOM.

D'abord, il faut que vous sachiez...

LAUZUN.

Tâchez d'éviter les circonlocutions.

RIOM.

Que je suis amoureux.

LAUZUN.

La belle affaire! que voulez-vous j'y fasse?

RIOM.

Si vous aviez la bonté de me guider par vos conseils...

LAUZUN.

En un mot, vous me demandez que je vous prenne en apprentissage!...

RIOM.

Monsieur le duc, il s'agit d'une personne...

LAUZUN.

Charmante, je n'en doute pas.

RIOM.

D'une fort grande dame.

LAUZUN, moins ironique.

Ah!.. De qui donc?

RIOM.

Vous allez me trouver bien insensé. Cependant j'avais cru remarquer à certains indices...

LAUZUN.

Quoi? Quels indices?

RIOM.

Depuis cette promenade à la Chartreuse, où je l'avais portée

dans mes bras, pour passer un ruisseau, je croyais voir dans les regards, dans les sourires que m'adressait la Princesse...

LAUZUN, vivement.

Hein? La Princesse! c'est d'elle qu'il s'agit!... La Princesse vous aime?

RIOM.

J'avais quelque sujet de croire...

LAUZUN, se levant.

Elle vous aime! vertudieu! dites-le donc!... Oh! voilà qui est sérieux, chevalier, très-sérieux. Ne vous trompez-vous pas?

RIOM.

Monsieur le duc, la fatuité n'est pas mon défaut.

LAUZUN.

C'est vrai. (A part, avec agitation.) Mon neveu! le sang des Caumont, des Lauzun! une princesse viendrait encore s'y brûler les ailes!... La fille du Régent!... le même palais du Luxembourg!... il y a là une prédestination. Est-ce que je vais me voir renaître? (A Riom.) Regardez-moi, chevalier... Pourquoi pas?... il est fort bien! (En marchant.) Dieu puissant! à quarante ans de distance, il courrait la même fortune que moi! Mon sang s'échauffe à cette idée... ma tête s'éveille... je sens fermenter en moi le vieux levain de l'ambition. Je respire!... je vis!... je suis jeune!... (Il regarde Riom.) J'ai failli tout perdre, tout empêcher en voulant combattre sa modestie. C'est par là qu'il s'est fait remarquer... Chevalier, allons droit au but : La Princesse est belle, aimable; elle vous plait?

RIOM.

Elle m'éblouit, mon oncle!

LAUZUN.

Soyez amoureux, c'est le moyen de se faire aimer...

RIOM.

Je le suis à en mourir.

LAUZUN.

Très-bien; ne craignez pas de laisser voir le trouble de votre cœur.

RIOM.

Ah! monsieur le duc, je ne l'ai que trop laissé voir. On m'a sans doute dénoncé; le Régent est averti, un mot menaçant est déjà sorti de sa bouche.

LAUZUN.

A merveille! Le cœur d'un femme est comme un bon cheval : si on le taquine, il s'emporte.

RIOM.

Son Altesse m'a promis, avec une bonté charmante, de ne pas m'abandonner... Mais c'est ici, monsieur le duc, que vos avis m'ont bien manqué.

LAUZUN.

Que s'est-il donc passé?

RIOM.

Ce matin, la Princesse avait à me remettre le brevet de ma compagnie de dragons; aussitôt que je me suis vu seul devant elle, je ne sais quel désordre s'est emparé de mes sens...

LAUZUN.

Vous avez balbutié?...

RIOM.

Horriblement.

LAUZUN.

Après?

RIOM.

J'étais éperdu, bouleversé; sans un fauteuil sur lequel je me suis appuyé, je crois que je serais tombé...

LAUZUN.

A ses pieds... il n'y aurait pas eu grand mal à cela... Dans quelle pièce des appartements étiez-vous pendant cette entrevue?

RIOM.

Ici même, dans le salon des petites audiences où Son Altesse vient deux fois par jour.

LAUZUN, *regardant autour de lui.*

Je reconnais ce salon; c'est ici que Mademoiselle m'annonça l'opposition du roi à notre mariage; j'étais debout devant cette cheminée. C'est ici que j'ai perdu la partie, c'est ici que vous devez gagner la revanche. Écoutez-moi bien.

RIOM, *empressé.*

Oui, mon oncle.

LAUZUN, *en s'asseyant sur le canapé.*

Il y a cela de bon avec les Altesses que le respect doit vous fermer la bouche, et que c'est à elles de parler les premières. Les

usages de la cour vous l'indiquent : on invite une dame à danser, tandis qu'une princesse vous fait savoir qu'elle vous choisit... Vous avez poussé le respect trop loin; c'est un malheur, il faut réparer cela.

RIOM.

Eh ! comment?

LAUZUN.

L'occasion s'offrira; mais si elle tardait trop longtemps, saisissez le premier prétexte de parler à la Princesse; le plus mauvais, le plus dénué de sens sera le meilleur... mais, cette fois, n'allez pas recommencer à perdre la tête... Afin de vous prémunir contre l'excès d'émotion, je vais vous dire comment les choses se passeront dans cette seconde escarmouche.

RIOM.

Quoi! mon oncle, vous savez d'avance...

LAUZUN.

Sur le bout du doigt.... On vous demandera si vous êtes amoureux. Je n'ai pas besoin de vous dicter la réponse. On voudra connaître l'objet de vos pensées... on emploiera des détours et des finesses... on vous fera dire comment la dame a le visage et la taille... la couleur de ses yeux...peut-être même quelle est la première lettre de son nom.

RIOM.

Vous croyez?

LAUZUN.

C'est une tactique des femmes qui est fort profonde! je ne l'invente pas; elle date du déluge.... Ensuite, on vous dira qu'on a aussi de l'inclination pour quelqu'un. Cette nouvelle sera pour vous un coup de foudre... On ne vous désignera pas l'objet préféré peu à peu; on vous le fera connaître tout à coup. — Comment? — Je n'en sais rien. Il y a plusieurs manières... moi, ce fut un papier que Mademoiselle me remit cacheté, avec l'ordre de ne l'ouvrir que chez moi. J'y trouvai mon nom tracé au crayon... Avec vous, ce sera quelqu'autre invention aussi diabolique! Alors, vous serez tout simplement le plus heureux des hommes... Voilà comme cela se pratique.

RIOM.

Ah! vous me rendez un peu d'espoir, mon oncle.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Chevalier, j'ai ordre de vous tenir ici aux arrêts.

RIOM.

Aux arrêts? Vous m'avez donc dénoncé?

LE MARQUIS.

J'en suis incapable, jeune homme. Je ne conçois pas comment la Princesse à pu deviner que vous deviez vous battre, à moins que ce ne soit par mes réponses, car elle m'a interrogé.

RIOM.

Vous me déshonorez, Monsieur!

LE MARQUIS.

Chevalier, j'obéis à regret; mais les yeux fermés. — N'essayez pas de sortir d'ici. Je vais faire garder les portes : c'est le moyen d'empêcher une évasion. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

RIOM, LAUZUN.

LAUZUN.

Que signifie cela?

RIOM.

J'ai été provoqué, insulté.

LAUZUN.

Et vous ne m'en disiez rien?

RIOM.

Sur cet article-là, je sais comment me conduire; j'avais à vous parler de choses plus importantes.

LAUZUN.

Un duel est important; un coup d'épée peut tout gâter. Cependant, puisqu'on vous a insulté, il faut vous battre.

RIOM.

Il le faut absolument. On m'attend aux fossés de la Chartreuse.

LAUZUN.

Eh bien! allez... je ne vous retiens plus.

RIOM.

Et ces arrêts forcés?

LAUZUN.

Chevalier, à votre âge, quand on se mêlait de me garder en fermant les portes, je passais...

RIOM.

Par la fenêtre... Adieu, mon oncle. (Il s'élance par la fenêtre.)

SCÈNE XV.

LAUZUN, seul.

Eh! doucement! arrêtez! il y a de quoi se casser le cou... Diable d'enfant! il me donne des sursauts... c'est dangereux à mon âge... Je n'ose regarder par là. (Il s'approche de la fenêtre.) Bah! il court comme un dératé!... est-ce qu'il n'a pas ses jambes de vingt ans? Plût au ciel que je les eusse les vingt ans!

SCÈNE XVI.

LAUZUN, LA PRINCESSE, LA DUCHESSE.

LA PRINCESSE, elle tient un éventail en plumes blanches, avec un petit miroir au milieu. A Lauzun, qui est penché en dehors.

Chevalier, ne mesurez pas la hauteur de cette fenêtre. Ah! monsieur de Lauzun! et votre neveu?

LAUZUN.

Il est en train de se battre, Madame.

LA PRINCESSE.

Malgré ma défense! Voilà donc comme il respecte mes ordres?

LAUZUN.

On l'a outragé, Madame; je n'ai pas eu la force de le retenir. Il a sauté par cette fenêtre. Si Votre Altesse veut un prisonnier, qu'elle m'accepte pour ôtage. Elle ne gagnera pas au change, quoiqu'elle m'ait pris pour mon neveu en entrant ici.

LA PRINCESSE, avec impatience.

Comment pouvez-vous faire ainsi le courtisan dans un pareil moment? A votre place, je serais dévorée d'inquiétude. Vous n'aimez donc pas votre neveu? cela est odieux!

LAUZUN.

Je l'aime comme s'il était mon fils, le pauvre garçon!... Il est parti fort triste; il paraît qu'une dame lui a troublé le

cœur, car il m'a dit en m'embrassant : « Adieu, mon oncle, si je succombe, la mort me sera moins cruelle que son indifférence! »

LA PRINCESSE, avec émotion.

Cette femme-là est bien à plaindre en ce moment... Sait-on qui elle est?

LAUZUN.

Je l'ignore absolument, et je n'ai pas cherché à le savoir, ç'eut été du temps perdu.

LA PRINCESSE.

Ah! votre neveu est donc discret?

LAUZUN.

Sous ce rapport, il vaut mieux que son oncle; cependant c'est un Lauzun.

LA DUCHESSE. *

Eh bien! c'est un Lauzun que vous allez perdre. Apprenez que son adversaire fait profession de tuer les gens.

LAUZUN.

Vous m'effrayez, Madame.

LA PRINCESSE.

Il est bien temps de vous effrayer!

LAUZUN.

Vous me portez un coup avec votre pronostic... Non, il ne mourra pas; on se presse toujours trop de s'inquiéter... Ouf! je n'en puis plus! (Il tombe sur un fauteuil.)

LA PRINCESSE, s'asseyant aussi.

Je suis au supplice!... Monsieur le duc, pensez-vous que le chevalier soit de force à se défendre?

LAUZUN.

Je ne sais, Madame.

LA PRINCESSE, se levant avec vivacité.

Vous ne savez donc rien! quel homme vous êtes! vous envoyez votre neveu à la boucherie pour quelque mot insignifiant! Cette conduite n'est pas d'un bon parent.

LA DUCHESSE, à Lauzun.

Au moins, s'il vous avait dit le lieu du rendez-vous...

LAUZUN.

Ah! ceci, je le sais : c'est aux fossés de la Chartreuse.

* Lauzun, la Duchesse, la Princesse.

LA PRINCESSE.

Vous le saviez! Mon Dieu à quoi pensez-vous? Vite! qu'on appelle le capitaine des gardes!... Ah! monsieur le duc, qu'avez-vous fait?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LA DUCHESSE.

Madame, le voici.

LA PRINCESSE.

Marquis, votre prisonnier s'est évadé. Courez aux fossés de la Chartreuse, et empêchez ce duel à tout prix.

LE MARQUIS*.

Madame, je gardais moi-même les portes.

LA PRINCESSE.

Courez donc! s'il arrive un malheur, c'est à vous que je m'en prendrai.

LE MARQUIS.

Votre Altesse douterait-elle de mon exactitude?

LA PRINCESSE.

Il s'agit bien de vous! est-ce qu'on songe à vous?

LE MARQUIS.

Madame, je suis peiné de voir...

LA PRINCESSE, frappant du pied.

Il ne bougera pas!

LE MARQUIS.

Je cours, je vole!...

LA DUCHESSE.

Madame, il me semble voir là-bas le chevalier.

LA PRINCESSE.

Où donc?

LA DUCHESSE.

Dans le jardin.

LE MARQUIS, à la Princesse.

Alors Votre Altesse ne m'ordonne plus d'aller...

LAUZUN, à la fenêtre.

C'est bien lui.

* Lauzun, la Duchesse, le marquis, la Princesse.

LA PRINCESSE.

Est-il blessé?

LAUZUN.

Pas le moins du monde... il bondit en montant les degrés! Allons, je reconnais mon sang! (La Princesse s'assied et cache son visage dans son mouchoir pour dissimuler son émotion.)

LE MARQUIS, à la Princesse.

Madame, dois-je aller néanmoins? (La Duchesse lui fait signe de ne pas importuner la Princesse.) Son Altesse n'a rien changé à ses ordres, volons jusqu'aux fossés de la Chartreuse. (Au moment de sortir, il rencontre Riom, le laisse passer et sort.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, RIOM.

RIOM, courant vers son oncle pour l'embrasser.

Mon oncle!

LAUZUN, l'arrêtant et lui montrant la Princesse.

Doucement, Monsieur.

RIOM.

La Princesse!

LAUZUN.

Vous avez payé votre dette aux lois inflexibles de l'honneur, chevalier; mais vous n'avez pu le faire sans désobéir, et vous en êtes au désespoir. — Commencez par rendre compte de votre conduite : que s'est-il passé? (La Princesse lui fait signe d'avancer.)

RIOM, avec modestie.

Lorsque je suis arrivé sur le terrain, monsieur de La Haye m'attendait avec ses deux témoins. L'un de ces messieurs a bien voulu me prêter assistance. Mon adversaire s'est laissé emporter par son impétuosité; j'étais plus maître de moi, et, sans abuser de cet avantage, je lui ai fait au bras une légère blessure; il en sera quitte pour garder la chambre pendant vingt-quatre heures.

LAUZUN.

Madame, l'heureuse issue du combat ne diminue pas la douleur que nous ressentons d'avoir mérité votre colère. Nous sommes tous deux pénétrés de regrets, (Il prend Riom par la main

et le fait s'incliner légèrement.) et nous voici tous deux à vos pieds implorant notre grâce.

LA PRINCESSE.

Que faites-vous, monsieur le duc? je n'ai rien à vous pardonner.

LAUZUN, appuyant sur l'épaule de Riom, le fait mettre à genoux.

Ne nous séparez pas, Madame.

LA PRINCESSE.

Chevalier, votre conduite est sans reproche envers tout le monde, excepté moi. Je suis la seule personne que vous n'ayez pas craint d'offenser; je devrais vous punir; mais vous avez un avocat si habile que je ne m'exposerai pas à lui résister. Relevez-vous, Monsieur, et remerciez votre oncle; c'est à lui que j'accorde votre pardon.

LAUZUN, relevant Riom.

A présent, mon neveu, embrassez-moi. Vous êtes un brave et gentil garçon.

LA PRINCESSE.

Duchesse, je ne me sens pas bien.

LAUZUN, à part.

Ah! elle veut être seule. (Haut.) Il me semble que Votre Altesse change de visage.

LA PRINCESSE, se regardant dans le miroir de son éventail.

N'est-ce pas? je suis d'une pâleur!...

LAUZUN, bas à Riom.

Attention, chevalier!

LA DUCHESSE, à la Princesse*.

Vous allez avoir votre migraine. Nous pouvons nous retirer, Messieurs.

LA PRINCESSE.

Oui, j'ai besoin d'un peu de repos. Au revoir, monsieur le duc, soyez donc moins rare au Luxembourg.

LAUZUN, saluant.

Pour mon neveu et pour moi-même je reviendrai faire ma cour à Votre Altesse...

LA DUCHESSE, s'éloignant.

Je vais donner l'ordre de ne plus laisser entrer. (Lauzun baise

* Riom, Lauzun, la Duchesse, la Princesse.

respectueusement la main de la Princesse; la Duchesse sort par la droite; Riom va pour sortir par la gauche, quand son oncle le fait pirouetter, et fermant la porte lui dit) : Voici le moment!

SCÈNE XIX.

LA PRINCESSE, RIOM.

LA PRINCESSE, n'entendant plus rien, dit à voix basse :)

Est-ce qu'il est parti? (Elle tourne doucement la tête et aperçoit Riom immobile près la porte; elle se renfonce dans le canapé et dit à part :) Ah!... (Haut.) Vous êtes là, chevalier?

RIOM, timidement.

Oui!... oui, Madame. (S'approchant.) Je crains que Votre Altesse ne m'ait pardonné que par bonté pour monsieur de Lauzun.

LA PRINCESSE.

Vous ne vous trompez pas; mais mon pardon n'en est pas moins complet. Votre oncle est un homme charmant, que j'aime beaucoup.

RIOM.

Il est bien heureux, Madame, et s'il pouvait m'enseigner le moyen de vous rendre mes services plus agréables, je lui en aurais une reconnaissance éternelle.

LA PRINCESSE.

Vos services me sont plus agréables que vous ne le pensez. (En baissant les yeux et regardant son éventail.) Pour vous attacher à moi, je désire vous marier à quelqu'un de ma maison.

RIOM, effrayé.

Me marier!... n'y songez pas, Madame, je vous en supplie, à moins que vous n'ayez dessein de me rendre le plus malheureux des hommes.

LA PRINCESSE.

Comment l'entendez-vous? est-ce que vous seriez amoureux?

RIOM, à part.

O ciel! ce que mon oncle m'avait annoncé... (Haut.) Hélas! oui, Madame.

LA PRINCESSE, riant.

Oh! la bonne histoire!... vous aimez quelque petite fille de votre province, qui soupire après ses seize ans. On lui perme

de rêver à vous cinq minutes par jour, et vous lui écrivez trois fois l'an, un compliment dont sa grand'mère et son abbesse prennent lecture.

RIOM.

N'en riez pas, Madame; si je vous disais qui elle est, vous avoueriez que tous les cœurs sont à ses pieds.

LA PRINCESSE.

Je ne plaisante plus, puisque votre belle est si respectable; mais je veux vous la faire obtenir en mariage.

RIOM.

Impossible, Madame; elle est d'un rang trop au-dessus du mien, et je n'ai plus qu'à mourir avec mon secret.

LA PRINCESSE.

Bonté divine! vous êtes un homme impénétrable. Je vois bien qu'il faut renoncer à connaître votre belle; je n'oserais pas seulement vous demander quelle est la couleur de ses yeux.

RIOM, à part.

Encore!...

LA PRINCESSE.

Mais comment n'essayez-vous pas de lui déclarer vos sentiments? Il faut parler; je suis sûre que monsieur de Lauzun serait de mon avis.

RIOM.

Il me l'a conseillé, Madame; mais je tremble près de celle que j'aime. Quand elle devinerait mon amour et le verrait avec indulgence, je ne saurais pas en profiter, tant j'aurais de faiblesse et de crainte! On ne peut se changer, et je suis fait ainsi.

LA PRINCESSE.

Je songe à une chose, chevalier : que ne faites-vous à votre belle une confession entière, telle que je viens de l'entendre; cette façon d'ouvrir son âme serait nouvelle, et je gage qu'elle vous réussirait. — Pour moi, il me semble que si quelqu'un me déclarait son amour avec cette candeur et dans les mêmes termes, je n'aurais pas le courage de me fâcher.

RIOM.

Parlez-vous sincèrement, Madame?

LA PRINCESSE.

Le plus sincèrement du monde.

RIOM.

Eh bien! dussé-je expier mon imprudence par des regrets éternels, je parlerai. Sachez toute la vérité : c'est vous que j'aime, Madame! (Il s'incline comme un coupable qui attend son arrêt.)

LA PRINCESSE, avec une joie mal déguisée.

Vous m'aimez?... je n'en crois rien... Ne profitez-vous pas du tour de notre conversation?

RIOM, avec feu.

Madame, je serais donc un ambitieux ou un imposteur?... Ai-je mérité ce soupçon par le reste de ma conduite? Il n'est que trop vrai, je vous aime!... je vous aime de toute mon âme.

LA PRINCESSE, se levant.

Il faut bien que je vous pardonne votre folie, puisque je l'ai promis d'avance; mais je me reprocherais de pousser plus loin le badinage sur un pareil sujet. Je vous dois à mon tour une explication loyale : ne vous abusez pas, chevalier, mon cœur n'est plus libre.

RIOM, consterné.

Malheureux que je suis!

LA PRINCESSE.

J'aime de mon côté; mon Dieu, oui, j'aime un bon gentilhomme tout aussi discret que vous, et dont le respect fait un contraste frappant avec l'audace de nos roués à la mode. (En hésitant.) Je ne puis vous dire son nom... (Avec émotion.) mais j'essayerai de vous le désigner.

RIOM, accablé.

Je ne désire pas le connaître, Madame.

LA PRINCESSE, montrant son éventail.

Prenez ceci, et tout à l'heure, quand je serai sortie, regardez bien, vous reconnaîtrez là-dessus celui que mon cœur a choisi.

RIOM, extrêmement ému et troublé.

Sur votre éventail, Madame?

LA PRINCESSE.

Oui, prenez-le.

RIOM, cherchant de la main.

Où est-il, Madame?

LA PRINCESSE.

Le voici. (Elle met l'éventail dans la main de Riom, qui l'abaisse aussitôt.) Eh bien! vous ne regardez pas?

RIOM, regardant du côté où n'est pas le miroir.

Je n'y vois rien...

LA PRINCESSE.

Faites donc attention. Pas de ce côté-là, (Elle tourne l'éventail du côté du miroir.) de l'autre.

RIOM, tombant à genoux.

Ah! je renais!...

LA PRINCESSE, lui présentant le miroir.

Vous connaissez donc ce visage-là?

RIOM, baisant les mains de la Princesse.

Je renais pour mourir encore de joie et de bonheur!

SCÈNE XX.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, accourant.

Madame... (Il s'arrête étonné.) Oh!...

LA PRINCESSE, bas à Riom.

Restez à genoux. (Haut, avec majesté.) Chevalier, je reçois votre serment de fidélité comme enseigne de mes gardes et comme secrétaire de mes commandements. Continuez à vous montrer loyal et fidèle serviteur. (Bas.) A présent relevez-vous. (Haut.) Marquis, que me veut-on?

LE MARQUIS.

Madame, pour exécuter ponctuellement vos ordres, j'ai volé jusqu'aux fossés de la Chartreuse, et j'ai constaté que les combattants ne s'y trouvaient plus.

LA PRINCESSE.

Comment! vous êtes allé!... (Elle rit.) Pauvre marquis!... je serais bien injuste si je doutais encore de votre zèle.

LE MARQUIS.

Ce mot de Votre Altesse est un baume réparateur.

LA PRINCESSE, au marquis.

Donnez-moi votre bras pour rentrer dans mon appartement. Au revoir, chevalier. (Au marquis, en lui prenant le bras.) Vous êtes adorable, marquis.

LE MARQUIS, à part.

Enfin!... elle a senti que je suis à la rose. (Il sort avec la Princesse.)

RIOM, avec exaltation.

Elle m'aime!... elle m'aime!...

SCÈNE XXI.

RIOM, LAUZUN.

LAUZUN.

Chevalier!

RIOM.

Mon oncle!...

LAUZUN, l'interrompant.

J'étais là, j'ai tout entendu. Ce n'est pas un caprice d'un jour qu'il faut à des gens comme nous; c'est une passion durable, un bon gros mariage; et pas honteux, ni clandestin, mais publié, reconnu, assaisonné de tous les priviléges d'une telle position.

RIOM.

Mon oncle, votre ambition me fait peur; avez-vous oublié vos dix ans de prison?

LAUZUN.

Je les ai là sur le cœur, au contraire.

RIOM.

Au nom du ciel! ne vous jetez pas dans l'intrigue; je suis aimé, je ne souhaite rien de plus.

LAUZUN.

Eh! voulez-vous que ce cœur où vous régnez depuis une heure, vous échappe dans huit jours?... Le moment est venu de ne plus marcher au hasard. Il faut donner à votre belle le passe-temps d'avoir un maître... Je vous étonne peut-être?

RIOM.

Vous m'épouvantez, mon oncle.

LAUZUN.

Laissez-moi faire, je vais devant commencer la partie. Songez que l'enjeu est la main de la première princesse du monde, et préparez-vous à devenir le gendre du Régent... (Avec plus de force.) Le gendre du Régent. (Il sort.)

SCÈNE XXII.

RIOM, LANDRY, DEUX GARDES A LA PORTE.

RIOM.

Le gendre du Régent!

LANDRY, s'avançant.

M. le chevalier de Riom?

RIOM, se retournant.

C'est moi.

LANDRY, lui présentant une lettre de cachet.

Votre épée... Au nom du roi, je vous arrête.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Intérieur d'auberge au village de Bourg-la-Reine : à droite, premier plan, une fenêtre; au deuxième plan, une armoire à gauche; premier plan, une vaste cheminée à manteau; sous le manteau, un grand fauteuil de cuir usé et déchiré. Au fond, au milieu, une porte d'entrée.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

NANETTE, seule à la porte du fond.

Adieu! adieu! mon parrain!... adieu! (Elle descend en scène.) Le voilà donc parti, ce pauvre père Marcel!... parti pour les Invalides. Ah! j'en ai le cœur tout à l'envers... C'était bien la peine de le déranger à cent ans passés! il n'en avait plus pour longtemps, et il coûtait si peu à nourrir!... Ah! madame Thibaut a été bien dure... son fils me le paiera... quand je serai sa femme.

SCÈNE II.

NANETTE, LANDRY.

LANDRY, du dehors.

Holà! Quelqu'un!

NANETTE.

Qui est là?

LANDRY, entrant, il est botté, éperonné, el enveloppé dans un manteau.

Avez-vous une écurie pour six chevaux?

NANETTE.

Oui, Monsieur, à l'Écu de France on loge à pied et à cheval; il n'y a pas mieux dans tout le Bourg-la-Reine.

LANDRY.

C'est bien; je retiens cette chambre; les personnes qui doivent l'occuper ne tarderont pas à venir. Prenez ceci. (Il lui donne de l'argent.)

NANETTE.

A compte sur la dépense?

LANDRY.

Non, pour vous. Appelez le garçon d'écurie.

NANETTE.

Tout de suite, Monsieur! (A part.) Un quart d'écu! Pauvre père Marcel! si j'avais reçu cela plus tôt, je lui aurais donné une provision de tabac. (Haut.) Merci, mon gentilhomme!

SCÈNE III.

LANDRY, seul, regardant sa montre.

Sept heures du matin... nous serons de bonne heure à Étampes... Que de frais pour ce petit chevalier!... On a mis la puce à l'oreille au cardinal Dubois, en lui disant que M. de Lauzun était mêlé dans cette affaire. Landry, m'a-t-il dit, je te recommande cette lettre de cachet; il s'agit de mener un prisonnier d'État au fort de l'île Sainte-Marguerite; et s'il résistait... (Il fait un geste expressif.) Pourquoi résister à des gens comme nous, qui sommes polis et qui parlons le beau langage? Crainte chimérique! Le petit chevalier est doux comme un agneau; on le mènerait avec un ruban rose... Il paraît que l'ambition lui montait à la tête... L'île Sainte-Marguerite est un fort bel endroit pour rêver un grand mariage.

SCÈNE IV.

LANDRY, NANETTE.

NANETTE.

Monsieur, tout est prêt, on n'attend plus que vos chevaux.

LANDRY.

C'est bien. Je mettrai le prisonnier ici; il déjeunera tandis que les chevaux se reposeront. Allons au-devant de mon monde. (Il sort.)

SCÈNE V.

NANETTE, seule.

Un prisonnier! Qu'est-ce que cela signifie? Il prend donc notre auberge pour une prison; pourvu qu'il ne nous amène pas quelque malfaiteur!.... Dépêchons-nous de ranger cette chambre, ces effets du pauvre vieux. (Elle va au fauteuil où sont les effets du père Marcel.)

SCÈNE VI.

NANETTE, LANZUN.

LAUZUN.

Bonjour, la belle enfant! Êtes-vous la maîtresse de cette auberge?

NANETTE.

Non, Monsieur; je ne suis que la servante. Madame Thibaut est à Paris pour le quart d'heure.

LAUZUN.

Écoutez-moi bien! Avez-vous vu ce matin une escouade d'hommes à cheval entourant un carrosse dans lequel était un jeune homme?

NANETTE.

Un carrosse? un jeune homme? Non, Monsieur; je n'ai rien vu de tout cela.

LAUZUN.

Ah! j'oubliais... (Il lui donne une pièce d'or.) Qui avez-vous vu?

NANETTE.

De l'or, à présent!

LAUZUN.

Vite, parlez, mon enfant; vous vous en trouverez bien.

NANETTE.

Dame! Monseigneur, j'ai vu un homme enveloppé d'un manteau, et qui a retenu du logement et cette chambre pour six chevaux.

LAUZUN.

Après?

NANETTE.

Il est sorti pour aller chercher son monde, en disant que son prisonnier déjeunerait ici.

LAUZUN, à part.

Un prisonnier! c'est cela; ils vont s'arrêter dans cette auberge. (Haut.) Donnez-moi la chambre la plus proche de celle-ci.

NANETTE.

Nous avons le n° 4 à côté.

LAUZUN, s'approchant de Nanette.

Qu'est-ce que tu tiens là?

NANETTE.

Ça? c'est la défroque de mon parrain, le père Marcel, on l'a emporté ce matin.

LAUZUN.

Il est mort?

NANETTE.

Non, Monseigneur, Dieu merci! Il a seulement cent ans le pauvre homme, et il est aveugle, impotent...

LAUZUN.

Seulement!

NANETTE.

Et parce qu'il n'était plus bon à rien, on l'a envoyé aux Invalides... Voilà sa capote, son bonnet, son bâton avec lequel il se traînait de son lit jusqu'à cette cheminée. « Prends tout cela, Nanette, m'a-t-il dit en partant, tu le vendras, ça ne vaut pas grand'chose, mais... »

LAUZUN, vivement.

Je te l'achète.

NANETTE.

Oh! Monseigneur, je veux garder ces effets en souvenir de mon pauvre parrain.

LAUZUN.

Je te les loue pour une heure; tiens, prends. (Il lui donne plusieurs pièces d'or.)

NANETTE.

Mais, qu'est-ce donc que vous voulez en faire?...

LAUZUN.

Vite, la capote! (En mettant la capote.) Je te rendrai ton parrain; je lui paierai une pension... Aide-moi donc à mettre ces boutons... (Elle l'aide à mettre la capote.) Tu es jeune et gentille : tu dois avoir un amoureux?

NANETTE.

Dam! oui; M. Thibaut, garçon jardinier au Luxembourg, le fils de ma maitresse.

LAUZUN.

Tu l'épouseras... une fille comme toi n'est pas faite pour rester servante; tu deviendras maîtresse d'auberge... de celle-ci, ou d'une autre à ton choix... donne-moi le bonnet. (Il enfonce le bonnet sur ses yeux.)

NANETTE.

Bon Dieu! Monseigneur, qu'elle idée avez-vous là?

LAUZUN.

Cela me regarde... tu es un bon petit valet de chambre... et si j'étais moins affairé, je t'aurais déjà baillé vingt baisers sur tes joues roses.

NANETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc, Monseigneur?

LAUZUN.

Plus de Monseigneur; je suis ton parrain, entends-tu?... Passe-moi le bâton.

NANETTE.

Mais enfin, de quoi s'agit-il?...

LAUZUN.

D'une bonne action, de sauver une personne dans la peine. Traite-moi comme si j'étais Marcel le centenaire, aveugle, paralytique, sourd comme un pot. (Il se casse, s'appuie sur le bâton et bégaye.) Soutiens-moi jusqu'à ce fauteuil, ma mie... fais en sorte qu'on m'y laisse, et qu'on ne se défie pas de moi... tu entends? (De son ton naturel.) Tu auras une maison, un mari... (En bégayant.) Appelle-moi père Marcel... (De son ton naturel.) de l'argent...(En bégayant.) ton parrain... (De son ton naturel.) beaucoup d'argent.

NANETTE.

Ma foi, va pour mon parrain; faites votre personnage, je réponds du mien. Hélas! que vous êtes changé là-dessous! (Bruit dans la coulisse.)

LAUZUN.

On vient!... attention, Nanette!

NANETTE.

N'ayez pas peur!

LAUZUN.

Attendons-les de pied ferme.

NANETTE.

Et arrive qui plante!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LANDRY, RIOM, enveloppé d'un manteau de voyage; DEUX ESTAFIERS, qui restent au fond.

LANDRY, avec une politesse affectée.

Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur le chevalier.

LAUZUN, à part.

C'est lui!

NANETTE.

Le jeune homme en question? il est bien gentil.

LANDRY.

Vous pouvez vous reposer ici une heure, faites-vous servir tout ce que vous souhaiterez... La fille, ayez les plus grands égards... offrez donc un siége à monsieur le chevalier.

NANETTE.

Voilà, Monsieur! Asseyez-vous, Monsieur!

RIOM, s'asseyant.

Merci, mon enfant.

LANDRY, apercevant Lauzun.

Ah! quelqu'un!... il n'y avait personne là, tout à l'heure... Brave homme, cette pièce était gardée pour nous, il faut vous retirer.

NANETTE.

C'est mon parrain, le père Marcel, il est de la maison.

LANDRY.

N'importe! il faut décamper, mon brave.

NANETTE.

Il ne vous entend pas, il est sourd.

LANDRY, gesticulant.

Allons, sortez, mon vieux.

NANETTE.

Il ne voit pas vos signes, il est aveugle.

LANDRY.

Eh bien! prends-le par la main et mène-le dehors.

NANETTE.

Il ne peut pas marcher, il est paralytique.

LANDRY.

Ah! tu as là un parrain dans un bel état!

NANETTE.

Vous ne serez peut-être pas si vert que lui quand vous aurez son âge... si jamais vous arrivez à cent ans.

LANDRY.

Il a cent ans?

NANETTE.

Bien passés.

LANDRY.

Vraiment? je suis curieux de voir cela, un centenaire.-(Il s'approche de Lauzun.) Bonjour bonhomme... Eh bien! comment vous va?

LAUZUN, bégayant.

Une once de tabac.

NANETTE.

Il vous prend pour Thibaut, le fils de notre maîtresse.

LANDRY.

Comment vont les jambes? eh?...

LAUZUN, bégayant.

Oui... oui... j'en boirais volontiers une goutte.

LANDRY.

Au fait, cé n'est plus un homme, c'est une momie.

NANETTE.

Une momie! il fume encore sa pipe et sifflotte les airs de trompette de son régiment.

LANDRY.

Ah! c'est un vieux soldat? c'est bon, il peut rester.

NANETTE, à Lauzun.

Restez! père Marcel, reposez-vous. (A Landry.) Vous voyez, il me comprend, moi; nous nous entendons très-bien ensemble.

LANDRY.

Faisons l'inspection. Pas d'autre porte que celle-ci.

NANETTE.

Non, Monsieur.

LANDRY, allant à la fenêtre.

Je mettrai un homme en faction là-dessous! deux autres dans l'antichambre! qu'est-cę qu'il y a là?

NANETTE.

C'est une armoire.

LANDRY.

Bien! (A Nanette.) Vous servirez tout ce qu'on vous demandera. Monsieur le chevalier, je vous conseille de faire un bon déjeuner, je vous assure qu'après cela vous aurez moitié moins de mélancolie.

NANETTE.

Que faut-il servir à Monsieur?

RIOM.

Rien.

NANETTE.

Si monsieur se ravise, il n'aura qu'à m'appeler. Nanette, pour le servir. (Elle fait une révérence au chevalier, et sort avec Landry et les deux estafiers.)

SCÈNE VIII.

LAUZUN, RIOM.

RIOM, se levant.

Une lettre de cachet!... la prison!... ah! monsieur le duc, où m'avez-vous conduit?

LAUZUN, à part.

Dans le vrai chemin de la fortune. Aïe... (Riom le regarde, Lauzun se lève lentement, appuyé sur son bâton.)

RIOM, allant à lui pour le soutenir.

Attendez bonhomme... appuyez-vous sur moi.

LAUZUN, bégayant.

Merci!... merci!... Monsieur, c'est bien à vous... cela vous portera bonheur.

RIOM.

Il n'y a plus de bonheur pour moi.

LAUZUN.

Peut-être. Vous êtes un bon jeune homme, qui ne méprisez pas vieillesse, et vieillesse vous rendra service pour service.

RIOM.

Où voulez-vous aller?...

LAUZUN, se redressant tout en parlant.

Près d'un petit neveu à moi, fort chagrin, fort empêché, l'oreille basse et le cœur gros..., que je voudrais tirer d'un mauvais pas.

RIOM.

Mon oncle!

LAUZUN.

Eh! oui, votre oncle.

RIOM.

Dans ce cabaret! sous cet accoutrement! ah! mon oncle! mon bon oncle! vous me sauverez, n'est-ce pas?

LAUZUN.

J'espère bien que je n'aurai pas pris tant de peine pour rien, car je fais un rude métier au service de vos amours.

RIOM.

Et comment allez-vous me tirer d'ici?...

LAUZUN.

Je n'en sais rien.

RIOM.

Ah! monsieur le duc! monsieur le duc! rendez-la moi! que me font les honneurs, les dignités, la fortune? c'est elle seule que je regrette... je l'aurais aimée de même dans la condition la plus humble.

LAUZUN.

Au diable les fadaises! si votre dessein était de jouer une pastorale, il fallait l'exécuter tout seul.

RIOM.

Mon cher oncle, je compte sur vous.

LAUZUN.

N'avez-vous pas de honte de vous laisser ainsi traîner par les grands chemins! quoi! vous êtes jeune, robuste, amoureux! Le château de Meudon se voit presque de cette fenêtre. La Princesse vous y attend pour vous donner sa main, et vous demeurez-là, immobile!... tandis que moi, avec mes soixante-dix ans... que dis-je, j'en ai cent aujourd'hui... pour vous, Monsieur!... je bats le pays comme un piqueur, je me travestis avec ces guenilles! C'est donc le monde renversé que nous jouons.

RIOM.

Que faire? je ne suis pas un héros de l'Arioste, et je n'ai pas de cheval ailé pour m'enlever dans les airs.

LAUZUN.

Morbleu! si j'avais vingt ans comme vous? je m'échapperais ou je mourrais du moins en l'essayant.

RIOM.

Prêtez-moi donc une épée, et je vais me faire tuer sous vos yeux.

LAUZUN.

Ah! que les amoureux sont insupportables! qui vous dit de risquer votre vie sur la plus mauvaise chance, ce n'est pas là

ce qu'on vous demande; il faut calculer les moyens d'évasion, étudier les localités. Cette canaille qui vous garde, est-ce autre chose que des valets? N'avez-vous pas un sang noble, un esprit supérieur au leur, morbleu! tel que je suis je veux les jouer par-dessous la jambe... mais je ne sais rien faire avec l'estomac vide, et je meurs de faim; appelez la servante.

RIOM, appelant.

Nanette?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, NANETTE.

LAUZUN.

A manger? à boire?

NANETTE.

Que faut-il vous servir? Monsieur veut-il un pâté froid?

LAUZUN.

Va pour un pâté froid... et du vin... du moins mauvais.

NANETTE.

Nous en avons de bon.

LANDRY, au dehors.

On n'entre pas!

THIBAUT, de même.

Je m'appelle Thibaut.

NANETTE.

Ciel! Thibaut.

LANDRY, de même.

On n'entre pas.

NANETTE, à Lauzun.

Hélas! Monsieur, il va bien voir que vous n'êtes pas le père Marcel.

LAUZUN, se rejetant dans son fauteuil.

Peut-être!... Seconde-moi bien, Nanette; et vous, alerte! chevalier.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LANDRY, THIBAUT.

THIBAUT, entrant.

Comment! tu étais là, Nanette, et tu ne soufflais mot?...

Seule, avec ce beau Monsieur... car ce vieux-là, ce n'est pas quelqu'un... Je vous dérange donc?

NANETTE.

Vous n'êtes qu'un jaloux et un avaricieux, monsieur Thibaut!

RIOM.

Et un impertinent, monsieur Thibaut!

THIBAUT.

Pardon, excuse, mon gentilhomme; mais cette fille-là est ma fiancée.

RIOM.

Que m'importe, imbécile!

THIBAUT, à Landry.

Vous voyez!

NANETTE.

C'est bien fait..

THIBAUT, venant à Lauzun.

Et vous, mon vieux, pas encore parti pour les Invalides... (Il lui tape sur l'épaule.) C'est moi, père Marcel.

LAUZUN, il prend la main de Thibaut et y met plusieurs pièces d'or; il feint de tousser.

Hum!... hum!...

THIBAUT.

Hein?... (A part.) Trois double louis! (Il met l'or dans sa poche.)

LAUZUN, lui prenant la main et y remettant des pièces d'or.

Hum!... hum!... hum!...

THIBAUT.

Encore!... c'est donc une pluie!...

NANETTE, lui faisant signe de se taire.

Eh! laissez-le, ce pauvre bonhomme; aidez-moi plutôt à mettre le couvert.

LANDRY.

Ah! monsieur le chevalier se décide à déjeuner.

RIOM.

Oui, je me sens de l'appétit.

LANDRY.

Bien cela! vous verrez que la tristesse et la faim s'en iront ensemble. Allons, vous autres, dépêchez-vous donc.

NANETTE.

Tout de suite.

THIBAUT, à Nanette, mettant le couvert.

Voilà une aventure étonnante! Un seigneur chargé en invalide! Le père Marcel cousu d'or.

NANETTE.

Mais, va donc!

LANDRY.

Servez ce que vous avez de meilleur. (Il sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins LANDRY.

THIBAUT, se croisant les bras.

Maintenant, qu'est-ce que tout cela veut dire?

NANETTE.

Chut! une bonne action à faire...

THIBAUT.

Payée comme une mauvaise!

LAUZUN, venant près de Thibaut.

Cent autres louis, ou cent coups de bâton! choisis.

THIBAUT.

Monseigneur est trop bon de me laisser le choix; je n'hésite pas.

LAUZUN.

Tu es à moi?

THIBAUT.

Corps et âme! Qu'est-ce qu'il faut faire?

LAUZUN.

Le guet à cette porte, pour m'avertir si l'on vient. A présent, mon neveu, à table!

RIOM.

Quoi! vous allez manger?

LAUZUN.

Assurément! comme un ogre. Nanette, à boire. (Il entame le pâté.)

RIOM.

Le temps passe, monsieur le duc. (Nanette lui verse du vin, il vide son verre d'un trait.)

LAUZUN.

Chevalier, puisque vous ne faites rien, cherchez un moyen de vous enfuir. Voyons, avez-vous une idée?

RIOM.

Mon oncle, au nom du ciel, songez que les moments sont comptés ; chaque minute qui s'écoule...

LAUZUN.

Ce pâté est excellent, ma foi! et ce petit vin rafraîchissant. La fille au doux yeux, à boire !

NANETTE.

Oui, Monseigneur. (Elle lui verse du vin.)

LAUZUN.

J'ai toujours eu un robuste appétit, c'est là ce qui me conserve.

RIOM.

Monsieur le duc, par pitié, pensez à moi.

THIBAUT, avec admiration.

Ce grand seigneur boit et mange comme un paysan.

LAUZUN.

Verse encore, la belle enfant. Va, je te servirai le jour de tes noces. (Pendant que Nanette lui verse à boire.) Tu es pleine de grâce dans cette attitude, ton petit sourire est charmant. Je reviendrai à ton cabaret. (Il fixe sur Nanette des yeux ardents.)

RIOM, à part.

Quelle patience, mon Dieu!

THIBAUT.

Ah çà! mais il lorgne de bien près ma fiancée, le vieux seigneur!

RIOM, à part.

Comme il regarde cette fille!

LAUZUN.

Mais, j'y songe!... la voici, l'idée que nous cherchons.

RIOM.

Enfin, parlez, mon oncle; que dois-je faire?

LAUZUN, vivement.

Attention, vous autres... Mons Thibaut, nous avons dit : Cent louis pour toi... Nanette, une pension à ton parrain, une dot, un trousseau, une maison... Tu vas me donner cette robe-là.

NANETTE.

Ma robe?

THIBAUT.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

LAUZUN.

Arrange-toi comme tu voudras, il me la faut. Chevalier, habit bas!

NANETTE, allant à l'armoire.

Ah! je comprends, j'ai votre affaire.

THIBAUT.

Une robe de ma mère.

LAUZUN.

Mais!

NANETTE.

La pareille de celle-ci dont elle m'a fait cadeau à la Saint-Jean.

LAUZUN.

Aide-le à s'habiller.

NANETTE.

Avec plaisir. Ça vous ira comme un gant. Madame Thibaut est plus grande que moi.

LAUZUN, pendant que Nanette achève d'habiller Riom, à Thibaut.

Toi, écoute bien: mon carrosse est caché au coin de la seconde ruelle à droite. Tu vas sortir le premier, tu courras dire à mes gens de se tenir prêts à partir pour Meudon avec mon neveu, sans moi et à bride abattue.

THIBAUT.

Bien. Ah! mais, qu'il est donc drôle comme ça, monsieur le chevalier!

NANETTE.

Il a l'air d'une bavolette bien gentille là-dessous.

LAUZUN.

Oui, le bonnet, le tablier, à présent le fichu.

NANETTE.

Mais, monsieur le duc!...

THIBAUT.

Oh!...

LAUZUN.

Donne, ma mie; tu aurais les appas de la reine de Navarre

que nous ne songerions pas à les regarder en ce moment.

RIOM.

Donnez, hâtons-nous!

NANETTE.

Eh bien! le voilà.

THIBAUT, voulant s'opposer.

Mais...

LAUZUN, à Thibaut.

Cent louis!...

THIBAUT.

Mais, Monseigneur...

LAUZUN, l'interrompant.

Ou cent coups de bâton.

NANETTE, finissant d'habiller le chevalier.

Là! c'est tout mon portrait.

LAUZUN.

Un moment! s'il arrivait quelqu'un, il faut une figure qui représente le prisonnier. (Regardant Nanette.) Viens ici, Nanette.

NANETTE.

Quoi? (Lauzun la drape dans le manteau de Riom.) Ah! je comprends! c'est moi qui!... (Voyant Riom près d'elle.) Oh! je suis trop petite... Thibaut, donne-moi ce tabouret. (Elle monte sur le tabouret.)

LAUZUN, lui mettant sur la tête le chapeau du chevalier.

Là... un peu sur l'oreille. Bien... tiens-toi droite... le poing sur la hanche, en tournant le dos à la porte.

NANETTE.

Comme ça?

LAUZUN.

Parfait. Vous, mon neveu, prenez ce plateau, ce pâté, ces bouteilles... le pain... les serviettes. (Il lui met le plateau dans les mains et tous les objets désignés.) Préparez-vous à sortir, et baissez la tête en passant devant les factionnaires.

RIOM.

Est-ce bien ainsi?

LAUZUN.

Plus naturellement, sans affectation... Bien. Sommes-nous prêts?

THIBAUT.

Nous y sommes!

LAUZUN.

Chevalier, vous direz à mes gens de crever les chevaux... si Landry vous rejoint, brûlez-lui la cervelle. Il y a des pistolets dans mon carrosse. A présent, maître Thibaut, partez.

RIOM.

Mon Dieu! protégez-moi!

THIBAUT.

En route! (Il ouvre la porte, Landry parait.)

RIOM, en voyant Landry.

Ciel! (Il se retourne du côté de la table.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LANDRY.

LANDRY, à Nanette, qu'il prend pour le chevalier.

Monsieur le chevalier, on attelle votre voiture, nous allons partir dans un moment. Ah! vous êtes prêt! c'est à merveille. (A Riom déguisé.) Toi, la belle, prépare le compte, c'est moi qui paie la dépense. Allons, preste! (Il prend la taille à Riom, qui baisse la tête et s'enfuit comme pour se soustraire à ses familiarités.) Monsieur le chevalier, je reviens tout à l'heure. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

LAUZUN, NANETTE.

LAUZUN, allant écouter à la porte.

Je n'entends rien... si... un bruit de pas... regarde par la fenêtre... vois-tu mon neveu?

NANETTE.

Non, personne.

LAUZUN.

Diable! il est donc encore dans la maison... Le malheureux va se trahir!... il faudrait distraire l'attention de Landry... Ah! j'y suis. (Il ferme le verrou de la porte.) Nanette, fais comme moi. (Il casse les assiettes.)

NANETTE, effrayée.

Hélas! Monseigneur, quel dégât!

LAUZUN.

Ne t'embarrasse pas de cela; plus de bruit encore. (Il casse d'autres assiettes. Nanette renverse le panier à l'argenterie.)

LANDRY, du dehors.

Quel tapage! (Frappant à la porte.) Ouvrez!... ouvrez donc!

LAUZUN.

C'est la voix de Landry.

LANDRY, frappant plus fort.

Ouvrez, ou j'enfonce la porte!

LAUZUN, à mi-voix, à Nanette.

Chut! garde-toi bien de répondre! (Il lui fait signe de regarder à la fenêtre.)

NANETTE, à la fenêtre, à mi-voix.

Voilà votre neveu qui passe dans la ruelle en courant.

LAUZUN, de même.

Bravo! reprends ton rôle et ne bouge plus. Le succès peut dépendre d'une seconde. (Nanette se remet dans sa position de chevalier. Lauzun s'assied vivement dans son fauteuil en reprenant son attitude de centenaire. Pendant ce temps, Landry frappe violemment à la porte qui finit par s'ouvrir.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LANDRY.

LANDRY, à Nanette.

Que signifie ce vacarme? qu'avez-vous donc, chevalier, êtes-vous ivre? un gentilhomme comme vous! fi! (Il s'approche de Nanette, et la regarde de près.) La servante! ventrebleu! il est parti! A cheval! vite à cheval! à cheval! (Il sort en courant.)

SCÈNE XV.

LAUZUN, NANETTE.

LAUZUN, va à la fenêtre.

Mon carrosse roule au triple galop sur le chemin de Meudon; ils ne le rejoindront pas. Ne crains rien, ma fille, si on veut t'inquiéter, je te protégerai. (Il ôte la capote d'invalide.) Je te rends ta défroque.

NANETTE.

Et notre faïence cassée, Monseigneur?

LAUZUN.

Je te donnerai de la porcelaine en échange. Vive la joie! à bientôt tes noces. Embrasse-moi, et sauve qui peut!

ACTE QUATRIÈME

Au château de Meudon.

Un salon : porte au fond, deux portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, LA DUCHESSE.

LA PRINCESSE, venant de la gauche.

Non, ne m'en parlez plus, Duchesse; je ne retournerai jamais au Palais-Royal. je ne sortirai plus de mon château de Meudon.

LA DUCHESSE.

On ne tient pas rigueur à un père, Madame, le Régent est bon.

LA PRINCESSE.

Eh! que puis-je penser à présent de sa bonté? je me suis jetée en pleurant à ses genoux; il m'a relevée, embrassée; mais il est demeuré inflexible. (On entend rouler une voiture.) Ah! j'entends une voiture.

LA DUCHESSE.

Une chaise de poste! c'est sans doute M. de Lauzun qui nous ramène son neveu! (La porte du fond s'ouvre, Lauzun paraît.)

LA PRINCESSE.

Seul!... il n'a donc pas réussi?... Mon Dieu! qu'est-il arrivé!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAUZUN.

LAUZUN.

Mon neveu n'est pas ici?

LA PRINCESSE.

Comment? c'est avec vous qu'il devrait être!

LAUZUN.

Madame, je vous assure que je l'ai fait évader sous un déguisement de femme. Je l'ai vu partir pour Meudon dans mon

carrosse traîné par quatre chevaux anglais excellents. Il devrait être ici depuis une demi-heure.

LA PRINCESSE.

Que me dites-vous-là? Ah! monsieur le duc, je suis d'une inquiétude!...

LAUZUN.

A moins que Landry ne l'ait rejoint et ne l'ait tué sur la place.

LA DUCHESSE.

Mon Dieu!

LA PRINCESSE.

Vous me faites mourir!

LAUZUN.

Mais non, c'est impossible! j'ai parcouru la même route que lui; je suis parti du Bourg-la-Reine avec dix minutes de retard, et je n'ai vu personne sur le chemin; on aura donc arrêté mon carrosse et ramené mon neveu à la Bastille ou à Vincennes... Je m'y perds!...

LA PRINCESSE.

Vous l'avez laissé reprendre, assassiner peut-être!... Monsieur le duc! vous que j'espérais appeler mon oncle! rassurez-moi! (Elle se jette dans les bras de Lauzun.)

LAUZUN.

Je vais monter à cheval pour battre le pays.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, les arrêtant.

Madame, et vous, monsieur le duc, je ne puis vous laisser ignorer plus longtemps une triste nouvelle!... pauvre chevalier*!

LA DUCHESSE.

Vous savez où il est?

LE MARQUIS.

Hélas! oui, Duchesse.

LAUZUN.

Au nom du ciel! parlez vite.

* La Duchesse, la Princesse, le marquis, Lauzun.

LA PRINCESSE.

Qu'est-il devenu?

LE MARQUIS.

Madame, il y a une demi-heure approchant, j'étais à la petite porte du château, celle qui donne sur le chemin de traverse; le poste venait d'être changé, lorsque je vois arriver un carrosse qui roulait d'une vitesse incroyable, quoiqu'il y eût sur le bord du chemin des pierres et plusieurs troncs d'arbres.

LA DUCHESSE.

Le carrosse a versé?

LE MARQUIS.

Non, duchesse; je craignais un malheur, mais le cocher, qui portait la livrée de monsieur le duc, sut retenir habilement les chevaux, et vint s'arrêter au milieu de mes gardes que j'avais appelés au secours. A peu de distance, galopaient des cavaliers qui semblaient poursuivre ce carrosse; ils arrivèrent bientôt, et l'homme qui les commandait me somma, au nom du roi, de lui rendre son prisonnier, qui, disait-il, s'était échappé de ses mains.

LAUZUN.

Malheureux! vous l'avez livré?

LE MARQUIS.

Non, monsieur le duc, je refusai au contraire d'obtempérer à cette sommation, le chevalier de Riom étant attaché à la personne de Son Altesse.

LA PRINCESSE.

Eh bien?

LAUZUN.

Après?

LE MARQUIS.

Les estafiers se retirèrent et le cocher repartit pour Paris; mais, quelle fut ma surprise, ma terreur même! en reconnaissant que le malheureux chevalier était!...

LA PRINCESSE.

Blessé?

LE MARQUIS.

Non, Madame.

LA DUCHESSE.

Évanoui?

LE MARQUIS.

Non, duchèsse.

LAUZUN.

Mort?

LE MARQUIS.

Non, monsieur le duc.

LAUZUN.

Eh! quoi donc?

LE MARQUIS.

Ce pauvre jeune homme!... sa raison...

LAUZUN.

Fou!

LE MARQUIS.

Fou à lier!

LAUZUN.

Bah! vous vous trompez, marquis.

LE MARQUIS.

Plût au ciel!... ses yeux hagards, l'incohérence de sa parole, la véhémence de ses gestes, ne m'ont que trop éclairé!... son costume, d'ailleurs... L'infortuné s'était travesti en femme du peuple! et dans ce bizarre accoutrement, il voulait courir se jeter aux pieds de Son Altesse!... Je lui représentai l'inconvenance d'une pareille démarche. Alors il poussa des cris aigus, et quand il m'eut réduit à la triste nécessité de le faire appréhender et enfermer par mes gens, son égarement se tourna en frénésie. (On entend du tumulte au dehors.)

RIOM.

Laissez-moi, je passerai!

LE MARQUIS.

Qu'entends-je? il a forcé la consigne! ô ciel! (A la Princesse.) Rentrez, Madame, le fou s'est évadé; il ne passera que sur mon corps. (Il tire son épée.)

LAUZUN, le retenant.

Eh! doucement! (Il le fait passer de l'autre côté.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RIOM.

RIOM, se précipitant aux pieds de la Princesse.

Laissez-moi me prosterner devant vous, Madame! laissez-

moi vous regarder, m'assurer que je vous vois, que je suis à vos pieds.

LA PRINCESSE.

Oui, chevalier, c'est bien moi; vous ne me quitterez plus.

LAUZUN.

Ah! si c'est être fou que de vous aimer, je le suis, je veux l'être... oui, je suis fou, mais c'est d'amour.

LA PRINCESSE.

Ne vous guérissez jamais de cette folie-là. Je suis à vous, chevalier, en dépit de toute la terre, et la méchanceté de vos ennemis n'aura fait que m'animer davantage.

RIOM.

Ah! l'excès de mon bonheur surpasse mes forces, et dans le transport où je suis, j'ai besoin de vous l'entendre dire pour croire que je suis aimé de la plus belle et de la première princesse du monde.

LE MARQUIS, à Lauzun.

Eh! quoi! votre neveu a donc sa raison?

LAUZUN.

Oui, marquis; il n'y a pas de fou ici. (À part.) Il n'y a qu'un imbécile. (On entend battre aux champs dans le lointain.)

LA DUCHESSE.

Madame! écoutez! (Moment de silence.)

RIOM.

Le tambour bat aux champs.

LA PRINCESSE.

C'est mon père!

LAUZUN.

Le Régent!

RIOM.

Le Régent!

LAUZUN.

Ah! diable!

LE MARQUIS.

Je vais faire mettre mes gardes sous les armes. (Il sort.)

RIOM.

Le Régent ne s'attend pas à me trouver ici.

LAUZUN.

Il vient vous y chercher, peut-être.

LA PRINCESSE.

Jamais on ne vous arrachera de mes bras.

LAUZUN.

Ne vous y fiez pas : on m'a bien arraché de ceux de Mademoiselle.

RIOM.

Je suis perdu.

LA PRINCESSE.

Monsieur le duc, qu'allons-nous devenir?

RIOM.

Que faut-il faire, mon oncle?

LAUZUN *.

Voyons! Princesse, avez-vous du courage?

LA PRINCESSE.

Disposez de moi, monsieur le duc.

LAUZUN.

Et toi, Rodrigue, as-tu du cœur?

RIOM.

Beaucoup d'amour.

LAUZUN.

Eh bien! mariez-vous!

LA DUCHESSE.

C'est un moyen.

LA PRINCESSE.

Nous marier?

LAUZUN.

Mariez-vous sur l'heure, à la minute. Vous avez une chapelle, un aumonier, servez-vous-en; que n'ai-je eu l'esprit d'en faire autant, le jour que le roi vint au Luxembourg! j'ai appris trop tard ce que vaut un quart d'heure; il n'en faut pas plus pour expédier un mariage, et pour le casser, il faut l'aller dire à Rome... Madame, vous hésitez?...

LA PRINCESSE.

Ah! ce n'est pas pour moi que je crains.

RIOM.

Et moi, Madame, c'est pour vous seule que j'ai peur.

LAUZUN.

C'est-à-dire que vous êtes rassurés tous deux. Duchesse, courez à la chapelle et faites tout préparer.

* La Duchesse, la Princesse, Lauzun, Riom.

LA DUCHESSE.

J'y vais. (Elle sort.)

LAUZUN.

Si le Régent vient ici chercher un prisonnier, il y trouvera un gendre... mettons-lui sur les bras une bonne grosse affaire de famille; ces affaires-là finissent toujours par s'arranger; et ce n'est pas un mariage clandestin que je vous conseille, mais un acte solennel, en présence de vos gardes, et qu'il faut déclarer tout à l'heure à votre cour; allez, vous connaîtrez bientôt la puissance du fait accompli; moi, je reste ici, pour amuser le Régent; et s'il se fâche, tant mieux! ces orages-là m'intimident pas; j'en ai vu bien d'autres. Et ce grand co - rage, ma nièce?

LA PRINCESSE.

Mon oncle, je serai plus brave que ma cousine de Montpensier. Et vous, chevalier?

RIOM.

Dix ans de prison! et ce ne serait pas payer trop cher un moment si beau.

LAUZUN.

Vite, donnez la main à votre femme! (Riom donne la main à la Princesse, ils sortent par la gauche.)

SCÈNE V.

LAUZUN, seul.

Maintenant, comment vais-je sortir de là?.... le danger est sérieux. Il s'agit d'arrêter le Régent au passage, un quart d'heure! ce quart d'heure est un siècle!... Si j'allais perdre la revanche, après avoir perdu la partie!... pour la seconde fois je joue ma liberté. (Tambour.) La prison à mon âge! Tu frissonnes, Lauzun... toi, qui as bravé le grand roi!... allons, ranime-toi... (La porte du fond s'ouvre, deux domestiques paraissent, puis le Régent.) et face à l'ennemi!

SCÈNE VI.

LAUZUN, LE RÉGENT.

LE RÉGENT, sévèrement.

Ah! Lauzun! (A part.) Je n'ai plus rien à craindre, le neveu

est en lieu sûr. (Haut.) Bonjour, duc! C'est vous qu'on a chargé de me recevoir... sentinelle avancée.

LAUZUN.

Sentinelle perdue, si vous le voulez, Monseigneur.

LE RÉGENT.

C'est selon; si je suis dans une embuscade, je ne vous ménagerai pas.

LAUZUN.

Votre Altesse me regarderait-elle comme un ennemi?

LE RÉGENT.

Voyons, Lauzun, ne fait pas l'innocent, nous connaissons tes mœurs : c'est toi qui m'as déclaré la guerre; mais je suis le plus fort, et je t'imposerai la paix.

LAUZUN, à part.

Il ne sait rien. (Haut.) Je l'accepte avec reconnaissance, Monseigneur, et je supplie Votre Altesse de ne plus s'en dédire.

LE RÉGENT, s'asseyant à gauche.

Je serai toujours au moins aussi sincère que toi, et plus généreux, car si tu avais réussi à me ravir ma fille, tu ne me l'aurais pas rendue, tandis que moi, je te rendrai ton neveu. Nous ne le laisserons pas en prison pendant dix ans.

LAUZUN, à part.

Il le croit à l'île Sainte-Marguerite!

LE RÉGENT.

Il a de l'ambition; il rêve une grande fortune. Eh bien! n'est-il pas gentilhomme, n'a-t-il pas une épée, un grade dans l'armée? qu'il se distingue et j'aurai soin de lui... Et tu ne me remercies pas?

LAUZUN.

Je... cherchais une expression pour remercier... Votre Altesse... des bontés qu'elle vient d'avoir pour mon neveu.

LE RÉGENT.

Il dépendra de toi que je l'en accable.

LAUZUN.

Épargnez-le, Monseigneur, afin de ménager la sensibilité d'une autre personne.

LE RÉGENT, se levant.

Ah! c'est là que je t'attendais, l'homme habile... tu te crois

le maître de ma fille, n'est-ce pas? mais tu oublies ce que peut la tendresse d'un père.

LAUZUN.

Monseigneur, votre tendresse et mon habileté ne peuvent rien contre l'amour. La Princesse est femme et elle aime.

LE RÉGENT.

Elle est femme : elle se consolera, et je vais lui déclarer...

LAUZUN.

Prenez garde, Monseigneur ; cette tendresse que vous invoquez, elle combattra pour nous. Vous êtes le meilleur des pères, vous nous avez passé toutes nos fantaisies; vous avez prévenu tous nos désirs; vous nous avez gâtés enfin... et dans une affaire capitale, où le cœur est en jeu, vous croyez nous calmer avec des mots et des caresses.

LE RÉGENT.

Ne prends pas tant d'intérêt à ma fille; elle est de bonne maison, et il y a en Europe quelques gens de qualité qui s'en accommoderaient aussi volontiers que certain cadet de Gascogne, aidé des conseils de son oncle. (Lauzun regarde sa montre.) Je suis un père plein de faiblesse, il est vrai, j'ai gâté ma fille; mais quelle raison as-tu de supposer qu'elle répondra à mes bontés par de l'ingratitude? est-ce encore ton ouvrage?

LAUZUN.

Non, Monseigneur; c'est celui de l'amour, notre maître à tous, ce Protée qui nous échappe quand nous voulons le saisir... et qui souvent, quand on le croit bien loin...

LE RÉGENT.

Comment?... est-ce que votre neveu serait ici... on aurait osé... vous ne répondez pas... cet habillement de coureur d'aventures... vous avez fait un coup de main.

LAUZUN, humblement.

Oui, Monseigneur !...

LE RÉGENT *.

Je reconnais là votre audace.

LAUZUN, à part.

Le voilà lancé.

LE RÉGENT.

Monsieur le duc, y avez-vous songé? un attentat à main

* Lauzun, le Régent.

armée! il y va de vos biens, de votre liberté, de votre vie peut-être!... N'attendez rien de moi, votre âge et votre nom ne vous sauveront pas.

LAUZUN.

Monseigneur, je n'ai pas d'excuse, et je n'attends pas de grâce.

LE RÉGENT.

Vous avez raison, car vous m'avez bravé comme père de famille, comme chef de l'État.

LAUZUN, regardant sa montre.

Il est en colère, cinq minutes de gagnées!

LE RÉGENT.

Ah! vous faites le jeune homme, vous battez les gens du roi, comme au temps de la Fronde. Je vous fais compliment de votre victoire... mais, par malheur, ces équipées-là ne sont plus de saison, et je vous apprendrai que vous n'êtes plus de votre époque. (Il s'apprête à sortir. Lauzun a regardé sa montre d'un air satisfait.) Au revoir, Monsieur; attendez-moi là, je suis à vous tout à l'heure. (Il sort à gauche.)

SCÈNE VII.

LAUZUN, LA DUCHESSE, puis la cour arrivant du fond.

LAUZUN.

Où en êtes-vous, Duchesse?

LA DUCHESSE.

Monsieur le duc, vous avez une nièce.

LAUZUN.

Bien.

LA DUCHESSE.

Que s'est-il passé ici?

LAUZUN.

J'ai reçu la première bourrasque, à la Princesse la seconde.

LA DUCHESSE.

La voici. (Tout le monde se range et s'incline. Riom entre en donnant la main à la Princesse.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, RIOM.

LA PRINCESSE.

Messieurs, je profite de votre présence à Meudon pour vous faire une déclaration solennelle. Je vous présente le nouvel époux que je viens de choisir, sans autre conseiller que mes yeux et mon cœur. Comme les femmes ne donnent pas à leur époux le rang qu'elles ont, vous ne devez rien de plus qu'auparavant à monsieur le chevalier de Riom. Ceux qui voudront bien lui rendre plus qu'ils n'y sont obligés, témoigneront qu'ils m'honorent dans la personne de mon mari.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE RÉGENT, entrant du fond.

LE RÉGENT, s'avançant au milieu du théâtre.

Il n'y a point de mari, (Tout le monde se retourne avec étonnement.) point de mariage; c'est moi qui vous en fais la déclaration solennelle, et voilà ce qu'il faut aller publier. Qu'on nous laisse! (La Duchesse et toute la cour se retirent par le fond.)

SCÈNE X.

LE RÉGENT, LAUZUN, RIOM, LA DUCHESSE.

LA PRINCESSE *.

Mon père!

LE RÉGENT.

Madame, je suis très-mécontent : n'essayez pas de m'arrêter dans un acte de justice; votre jeunesse ne vous excuse pas de tomber dans les piéges des intrigants qui vous entourent.

RIOM, s'avançant.

Monseigneur!...

LE RÉGENT, sévèrement.

Qui êtes-vous? je ne vous connais pas.

RIOM.

Je suis enseigne des gardes de Son Altesse.

LE RÉGENT.

Que faites-vous dans les appartements? votre emploi ne vous y donne pas les entrées.

* Lauzun, Riom, le Régent, la Princesse.

RIOM.

La Princesse a daigné me les accorder.

LE RÉGENT.

Et moi, je vous les retire... N'avez-vous pas un grade dans l'armée?

RIOM.

Je suis capitaine de dragons.

LE RÉGENT.

Eh bien! je vous ordonne de vous rendre à votre régiment; vous allez partir pour Bordeaux.

LA PRINCESSE, avec respect et fermeté.

Monsieur le chevalier de Riom ne peut me quitter, il est mon mari.

LE RÉGENT.

Vous ne m'avez donc pas entendu? ce mariage sera cassé. N'en croyez pas ceux qui vous disent le contraire. Quoi! je ne serai pas le maître dans ma famille! on n'enlèverait pas impunément la fille d'un simple charbonnier, et la loi qui le protége me ferait défaut, à moi! je serais sans défense contre une captation? Non, non, vous avez compté sans moi, Messieurs les ambitieux.

LA PRINCESSE.

Mon père, vous croyez être juste, vous n'êtes que cruel. Je suis aimée avec passion, je le sais, j'en suis sûre, et il n'y a d'égal à l'amour du chevalier que son désintéressement.

LE RÉGENT.

C'est ce que l'on vous dit.... et voilà comment on séduit les femmes de votre rang. Ce beau désintéressement, l'avez-vous jamais mis à l'épreuve? et que deviendrait-il, si je lui offrais l'occasion de se signaler?... Tandis qu'on vous égarait, moi, votre père, préoccupé de votre bonheur, de votre gloire, du nom que vous portez, je rêvais pour vous un trône, et je l'avais trouvé.

RIOM, à part.

Mon Dieu! soutenez-moi!

LE RÉGENT.

Vous le voyez! le désintéressement se tait, et son silence m'enlève tout scrupule. Je vous le répète, ce mariage sera

cassé; et serez-vous donc si à plaindre quand je vous aurai mis sur la tête une couronne de reine?

LA PRINCESSE.

Je serai la plus malheureuse des femmes, mon père; cette couronne, je la refuse.

RIOM, avec résignation et douleur.

Vous l'acceptez, Madame, car pour vous rendre libre, il n'est besoin ni d'un arrêt du Parlement, ni d'une bulle de la cour de Rome. Je ne veux pas être un obstacle à tant de fortune et de gloire, et je pars; c'est à la tête de ma compagnie que je prouverai mon désintéressement, et quand vous apprendrez la nouvelle d'une bataille, vous saurez que vous êtes veuve pour la seconde fois.

LA PRINCESSE.

Que dites-vous, chevalier?

RIOM.

Adieu, Madame, et dans votre royale demeure, gardez une prière pour un pauvre gentilhomme qui ne sera pas mort tout à fait indigne de vous.

LA PRINCESSE.

Vous ne partirez pas...

RIOM, se disposant à sortir.

Il le faut, Madame, il le faut!

LA PRINCESSE, passant au milieu.

Non, chevalier... ou bien je vous suivrai; je suis votre femme, et mon devoir est de ne plus vous quitter.

RIOM.

Adieu, Madame, adieu! (Il se dirige vers la porte, Lauzun l'arrête par le bras.)

LA PRINCESSE.

Ah! mon père, monsieur le duc, retenez-le... aidez-moi... Ah! les forces me manquent!... (Elle tombe évanouie dans les bras de son père.)

LAUZUN, à Riom.

Attendez un peu. (Il le retient.)

LE RÉGENT, appelant.

Ma fille!... du secours! du secours!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE MARQUIS, LA DUCHESSE, approche un fauteuil où l'on place la Princesse *.

LAUZUN, à part.

Cet évanouissement vient à propos, je n'aurais rien trouvé de mieux.

LE RÉGENT.

Ma fille! mon enfant! reviens à toi.

LE MARQUIS.

Épouvantable accident! ce que j'éprouve ressemble à de l'horreur.

LA DUCHESSE.

Elle reprend ses esprits.

LA PRINCESSE, revenant à elle.

Parti... ah! que ne suis-je morte!...

LE RÉGENT.

Tais-toi!

LAUZUN, bas, au régent.

Vous le voyez...

LE RÉGENT.

Ils l'ont donc ensorcelée?...

LAUZUN, de même.

Voici le moment de consoler votre fille, Monseigneur.

LE RÉGENT.

Sois content, Lauzun, je suis vaincu par toi.

LAUZUN.

Non par moi, mais par votre cœur!...

LE RÉGENT, après un moment d'hésitation **.

Chevalier!... je vous pardonne. (Riom s'élance aux genoux de la Princesse.)

LAUZUN.

J'ai quarante ans de moins sur la tête! à nous la revanche!

* Le Marquis, Riom, Lauzun, le Régent, la Princesse, la Duchesse.
** Le Marquis, Lauzun, le Régent, Riom, à genoux; la Princesse assise, la Duchesse, debout derrière le fauteuil.

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.